

Géologies du langage

Edmundo Gòmez Mango

Le questionnement du langage est presque constant dans les travaux de Pierre Fédida. On pourrait même dire que c'est par rapport à lui qu'il établit la position de l'analyste et de la situation analytique. Une théorisation, parfois explicite et souvent implicite, du langage, de la parole dans la pratique et l'écriture de la psychanalyse, est toujours à l'œuvre dans sa pensée.

On a souvent l'impression qu'il soumettait son écriture (mais peut-être encore plus sa parole orale) à la même exigence que le langage dans la cure : l'associativité libre des pensées, légère, soutenue par la profonde expression pathique de la voix. Même dans ses cours ou ses séminaires, la parole de Fédida ne se réduisait guère à une tentative de communication avec le public. Si on ressentait toujours que sa parole était celle d'un analyste, cet effet provenait non pas du sujet traité ou évoqué, mais de la particulière distance dans laquelle il engageait et soutenait son discours par rapport à lui-même et à l'autre. Il parlait auprès de l'autre, mettant son écoute à l'épreuve du questionnement qu'il adressait sans cesse à la parole au moment où elle se prononce et où elle s'écoute. Il appelait en même temps à la compréhension de son discours et à la rupture de la communication, entrouvrant un espace de résonance qui échappait souvent à l'intelligibilité immédiate, à son appréhension certaine. Quelque chose de la *Versagung*, d'un refus de la "compréhension mutuelle" explicite, donnait à sa parole et à sa pensée un air à la fois captivant, attirant, et en même temps fuyant et difficilement saisissable. Sa parole se situait, recherchait même, le registre de la double entente ou du double sens (*Zweierlei Sinn*), tel celui que le romancier, remarque Freud commentant la *Gradiva* de Jensen, met si souvent dans la bouche de ses deux héros (texte repris et commenté mainte fois par Fédida).

Sa parole s'ouvrait, dans un même mouvement, au psychique et au vivant, au *pathos* du tragique de la psychopathologie et à l'inconscient, au corps et au langage. Adressée à l'interlocuteur, sa parole semblait oublier cette destination communicative première en faisant appel à un destinataire absent, en touchant et égarant l'auditeur ou le lecteur par ce qu'elle portait d'ignoré (ou de muet) en elle et pour elle-même.

Il lui arrivait souvent de dialoguer avec le poète. Parfois l'apparition de ce dernier est brève, à peine une citation, comme celle de Velimir Khlebnikov, l'immense poète futuriste russe, qui caractérisait la parole poétique comme une "explosion du silence linguistique, des couches sourdes-muettes du langage"(1). Fédida utilisera souvent cette métaphore géologique : il rappelle qu' "anamnèse" veut dire "se souvenir en remontant", ce qui invite à penser la mémoire du langage comme une superposition de strates ; l'ouverture de la parole,

1. Cité par Pierre Fédida, "Ouvrir la parole", *NRP*, n° 23, printemps 1981: *Dire*.

aussi bien celle de la cure que celle du poème, est ainsi de " nature chthonienne ". L'ancienne métaphore archéologique, chère à Freud, prend ici une nouvelle vie. La parole de l'analysant monte et descend dans la mémoire des mots ; la " parole remémorante " est en souffrance, elle est hantée par le passé, en vain elle essaye de retrouver dans les souvenirs " sur " l'enfance l'infantile qui est toujours ailleurs," comme si la mémoire ne suffisait jamais pour se souvenir de l'infantile "(2). Comme si l'infantile restait capturé ou exilé dans ces zones silencieuses du langage que la parole ne peut délivrer que très difficilement, dans les moments " critiques "ou" catastrophiques "de la vie psychique ou d'une cure, par les " expériences verbales " (Roman Jakobson) de la parole dans le poème.

Cette conception de la matérialité du langage le rapproche des poètes comme Francis Ponge. Celui-ci a insisté à de multiples reprises sur la " physique " de l'écriture, et c'est quand Pierre Fédida évoque le travail de l'analyste sur " La table d'écriture "(3) qu'il convoque l'auteur du " Parti pris des choses " :

Les sentiers de la création, eh bien ce sont évidemment les lignes de l'écriture. (...) Mais écrire, pourquoi ? pour produire (laisser) une trace (matérielle), pour matérialiser mon cheminement. (...) Puisqu'enfin ces mots, leur tracé sont aussi votre façon de passer, de cheminer, (leur tracé, c'est-à-dire leur prononciation par la plume, leur profération...). Ainsi sont-ils à la fois portes, clés et serrures.

Dans le commentaire de ces phrases, Fédida insiste sur le *mutisme* de l'écriture, sa façon *silencieuse* de se rapprocher des choses physiques (mais aussi, peut-on ajouter, des choses psychiques). Il rappelle sa conception de l'écriture analytique comme une technique " au plus près de ce qu'elle est, - le stylet aux prises avec son objet à nommer, sa forme à nommer/dessiner dans la matière de l'idée, de la représentation. L'écriture est ce qui est le plus proche de la mémoire de l'entendu "(4). Le silence de l'écriture devient ainsi un accès privilégié aux choses physiques et psychiques muettes. "Le monde muet, dit Ponge, est notre seule patrie". L'analyste pourrait adhérer à cette étrange formulation venue d'un formidable technicien-artisan de la parole : *l'infans*, le muet qui nous habite, n'est-il pas notre plus intime contrée ? " Donne la parole à l'infans"(5), notait récemment J.-B. Pontalis, est un des messages que le rêve adresse au rêveur.

Le rêve ne parle pas, ou très peu, l'image visuelle est fondamentalement muette. Mais elle provient des pensées silencieuses mises par le désir sur le métier du rêve. Le récit du rêveur vient toujours après, quand l'image s'est effacée, quand elle s'est absentée, quand elle a disparu. Sans le travail silencieux de l'écriture freudienne, son auto-analyse n'aurait pas été possible. Sans " la table d'écriture "de Freud (et, là aussi, dans le sens le plus" matériel " de cette expression), la psychanalyse ne serait pas née. C'est sur son écritoire que Freud a accouché d'elle. Ce passage, du " mutisme " du rêve à son récit sonore, ainsi que la transposition de l'entendu-parlé de la séance à l'écrit analytique ont vivement intéressé Pierre Fédida. Il n'a cessé de questionner la relation intime, mais toujours énigmatique, de

2. Les citations de ce paragraphe sont de Pierre Fédida, " Du rêve au langage ", *Psychanalyse à l'Université*, janv. 1985, t.10, n°37.

3. Pierre Fédida, " La table d'écriture ", *NRP*, n°16, automne 1977: *Écrire la psychanalyse* ; repris dans *L'absence*, Gallimard.

4. Pierre Fédida, " Du rêve au langage ", *Psychanalyse à l'Université*, t.10, n°37, *op. cit.*

5. J.- B. Pontalis, " Écrire pour soi, rêver pour qui ? ", in *Parler avec l'étranger*, Gallimard, 2003.

l'image et du langage. C'est un autre aspect de l'œuvre de Ponge qui a sans doute exercé sur lui une forte attraction." ...Elle (la forme poétique), signale l'écrivain, dispose d'un jeu de miroirs qui peut faire apparaître certains aspects demeurés obscurs de l'objet."(6) Fédida a essayé de penser, de décrire ce dispositif visuel, optique, qui siège dans le langage et qu'il faut réactiver pour s'approcher de l'objet et révéler ses phases occultes ou ignorées.

Mais cette puissance de l'image qui émerge des mots, cette "vision" ou visibilité inhérente à l'activité du langage, peut se référer au langage lui-même, peut se donner comme visée l'activité elle-même de la langue. C'est ce que fait Ponge dans "La fabrique du pré", où le pré, signale Fédida, est le poème lui-même et sa fabrication. L'autoréférence de la parole à sa propre activité de langage me paraît être un trait distinctif de la modalité d'"expression" orale et écrite de Fédida. On ressentait, en l'écoutant et en le *voyant* parler, le plaisir qu'il éprouvait lui-même dans son activité enseignante, de transmission, et qui est encore préservé dans son travail sur la "table d'écriture". C'était peut-être une des raisons de sa capacité d'attirer par son discours, et de transmettre par sa parole non seulement un savoir académique mais aussi une certaine joie de l'expression de la pensée analytique.

On sait que l'auteur de *La rage de l'expression*, avait pris parti pour les choses, qu'il refusait une poésie flasque, nostalgique, d'un moi sentimental et brumeux. Il voulait atteindre une poésie active, aller avec les mots vers les choses et faire parler non pas tant le cœur, l'état d'âme ou le moi, que "le monde muet". Il prétendait apprivoiser grâce au rythme de sa phrase l'harmonie et la musique silencieuse de la nature. Le vers, la prose, en imitant, en mimant non pas tant la forme de la chose que l'activité silencieuse où elle se génère, deviennent des caméléons mélancoliques (dans la tradition romantique de Keats). Le langage poétique émerge ainsi de la gorge du poète en même temps qu'il fait "rendre gorge aux mots", qu'il surgit du monde, et étant lui-même sonore il garde en son sein le silence réjouissant du mutisme universel.

Francis Ponge n'est ni réaliste ni "chosiste" malgré son chant lumineux de la chose et du réel. "La poésie, écrit-il, est dans les brouillons acharnés de quelques maniaques de la nouvelle étreinte. "La" nouvelle étreinte" est "la rage de l'expression". L'expression est la rage mais aussi le courage du poète : l'étreinte passionnée du mot et de la chose, les noces de la sensibilité de la langue et de l'énergie irradiante du monde.

L'objeu : Fédida reçut ce mot du poète comme un don. Il apparaît dans l'œuvre de Ponge comme la manifestation même de la joie et de la détresse des mots quand ils savourent la perception des choses ; c'est l'objet envahi par la joie et la peur de la langue, le langage imprégné par la joie panique de la chose. Il est essentiellement placement de l'objet en abîme, dans "l'épaisseur vertigineuse et l'absurdité du langage", dans "la multiplication intérieure des rapports" du langage, la lumière du monde émergeant du "fonctionnement verbal". Il est la méthode même de l'activité poétique (7).

Fédida reçoit ce don d'un nom (c'est peut-être une des fonctions majeures du poème, nommer, faire don des noms, et c'est aussi, dans une autre direction, un des enjeux de l'interprétation analytique, nommer, donner ou redonner des mots pour s'approcher de la chose muette et inconsciente), l'objeu, et il en fait le noyau irradiant d'un long et sinueux

6. Francis Ponge, *La rage de l'expression*, Gallimard, "Folio", p.10

7. Sur *l'objeu* et *l'objoie*, cf. Francis Ponge, "Le soleil placé en abîme", in *Pièces*, Gallimard, 1961, et ses *Entretiens avec Philippe Sollers*.

développement théorique. Il nomme ainsi le chapitre central, le plus long, de *L'absence*. Il est impossible, et contraire à son esprit même, d'essayer de le résumer. Il me semble aujourd'hui, à la relecture, qu'il est l'exemple même de l'humour *théorique* de Pierre Fédida. Il s'agit d'une digression associative qui traverse la métapsychologie et la pratique de l'analyse ; les concepts sont traités comme des mots, et souvent les mots eux-mêmes acquièrent le statut de concepts. Théoriser, c'est jouer avec hardiesse et justesse ; la pensée suit le régime de *la relation de rêve* plutôt que celui de la relation d'objet. Une sorte *d'objectalisation onirique* devient dans ses pages l'objet authentique de la psychanalyse. La fonction poétique est le principe de cette pensée théorique qui avance en déconstruisant ludiquement, à rebours, le travail du rêve. La métaphore, le transport et le transfert du mot à la chose, de la pensée au langage, de la langue à l'image : c'est cette féconde association du jeu poétique des mots, à la Ponge, avec le jeu théorique de l'enfant de Winnicott et de Freud, qui donne à ces pages leur élan le plus propre. En les relisant, il est difficile de ne pas évoquer la gravité sonore de la voix de l'auteur et la clarté de son rire, la manière rhétorique du professeur qui se laissait déjouer et surprendre sans cesse par l'ironie verbale, par l'humeur des idées, par le plaisir de construire des théories-jeu. La fonction poétique de la parole théorisante atteint ici un rare bonheur d'activité métaphorique : elle dévoile la part de rêve indispensable au " fantasmer " de la théorisation et au jeu poétique de l'interprétation. Ce texte est illuminé, de l'intérieur, par le rire de la petite Myriam qui jubilait quand elle faisait éclater les objets en les nommant pour la première fois.

André du Bouchet est cet autre poète qui a accompagné la réflexion psychanalytique de Pierre Fédida. Encore une fois, il reçoit comme un don la parole poétique qui dit " ici en deux ", et c'est peut-être dans la lecture de ce poète de la montagne et de la terre, de l'air et du jour, que Fédida a puisé pour développer sa féconde métaphore de la verticalité.

Du Bouchet, lui aussi, écoute " la muette supplication " que lui adressent les choses ; il est, comme le voulait Ponge, un " ambassadeur du monde muet ". La question du muet, la question muette peut provenir des choses, mais aussi du langage lui-même." L'esprit absolu est l'esprit qui conduit à l'aphasie, dit Ponge *Pour un Malherbe*, cité par Fédida (8). Et du Bouchet : " Sur une cassure, alors inhérente au fait de parler (...) sur une cassure il nous est donné d'entrevoir parfois, au plus près, quelque chose que toute parole que l'on saisit, à commencer par celles de la langue tenue pour acquise, s'emploie à oblitérer. " Cassure et oblitération, rupture et continuité, dévoilement et occultation : ce rythme inhérent au langage subit une extrême mise en tension dans la parole poétique. En elle, la cassure ouvre en abîme, ouvre à l'étranger (comme le signale Fédida), sans pouvoir pour autant oblitérer le surgissement de la menace de la disparition, de la mort.

Pourquoi le poème intéresse-t-il le psychanalyste ? Pourquoi le poème semble-t-il parvenir à une parole essentielle, originaire, qui trouve en lui le pays natal que les autres formes littéraires n'atteignent que plus rarement ? À plusieurs reprises, dans les travaux de Fédida, le poète lui-même, en personne "(Ponge, du Bouchet, Celan), le philosophe (souvent Henri

8. In Pierre Fédida, *Le site de l'étranger*, PUF, 1995, p. 103 sq.

Maldiney mais aussi Heidegger) et le psychanalyste se réunissent autour de l'énigme du poème. Même si l'on admet, avec Novalis, que depuis toujours et pour toujours la poésie ne parle que d'elle-même, la question de l'*interlocuteur* ne saurait être laissée de côté. Au contraire, le poème qui se veut parole de personne s'adresse à tous, et c'est en lui que la parole en tant qu'adresse atteint sa plus puissante expression. Ossip Mandelstam écrit en 1904 " L'interlocuteur " (9) et Paul Celan s'en inspire pour créer son " Discours de Brême " (10). Pour du Bouchet, le poème est fait d'une " matière d'interlocuteur " (11) ; le " moi " de l'écrivain et l'autre qui l'écoute ou reçoit le don du poème disparaissent dans une même substance " interlocutrice ". La parole du poème, même si elle est parole d'un " je " adressé à un " tu ", atteint, en radicalisant à l'extrême son essence dialogique, une sorte de communauté fondamentale et fondatrice du langage, où celui qui parle et celui qui entend deviennent *personne*. Le poète peut s'exprimer individuellement, apparaître même dans son poème en *personne*, le message peut être adressé à un homme ou à une femme déterminés ; mais la langue poétique atteint, inexorablement, une patrie anonyme du langage ; dans ce fond de langue " cette personne (*Jemand*) devient personne (*Niemand*) ", souligne Fédida. Paul Celan le disait ainsi : une langue " sans Je et sans Tu, seulement Lui, seulement Ça, comprends-tu, seulement Elle, et rien que cela " (12).

Telle est l'énigme de l'adresse du poème. Il rejoint celui du transfert : la parole transférentielle s'adresse à un analyste, en personne ; mais la passion transférentielle du patient vise toujours l'autre, l'absent. L'amour de transfert, cette expérience tellement étrange, *altération* profonde, vraie et en même temps irréelle, atteint, elle aussi, l'autre, l'*alter* de personne.

" Géologies de l'air " est le titre de l'écrit que Pierre Fédida consacre à du Bouchet (13).

La matière de l'interlocuteur est le langage - n'en restât-il qu'un fragment.

(...) Auprès d'André du Bouchet - loin. Car l'écriture est ici la seule lecture qui convienne au langage, dans le temps distant de l'arc tendu du muet des mots. Alors point de métaphore ni même d'image. Non, ici il faut décidément ne rien céder car l'exigence est celle du mouvement dont résulte à l'instant une figure.

Ce mouvement est bien le mouvement réel du corps confronté à la réalité du monde. Mais il est aussi le mouvement pour ainsi dire musculaire de la mémoire du langage. La tectonique du langage ouvre, coupe, taille, retourne, vire, monte et tombe, éclate et apaise... Les paroles portent dans leur gorge les plans, lignes et volumes des surgissements. Entendre/lire fait venir de l'air les géologiques du bras et du torse, de l'épaule et du visage, du dos et de la face, du pied et

9. La revue *L'éphémère* (1966-1972) (dirigée par André du Bouchet, et au comité de rédaction de laquelle participèrent Yves Bonnefoy, Louis René des Forêts, Gaétan Picon d'abord, et Paul Celan et Michel Leiris ensuite) publia dans son premier numéro le texte de Mandelstam traduit par du Bouchet, et dans son quatrième numéro *Le Méridien* de Paul Celan.

10. Cf. Martine Broda, *Dans la main de personne, Essai sur Paul Celan*, Paris, Éd. du Cerf, 1986, cité par Pierre Fédida dans " L'interlocuteur ", *Le site de l'étranger*, op.cit., 178 sq.

11. André du Bouchet, *Matière d'interlocuteur*, Fata Morgana, 1992.

12. Paul Celan, " Entretien dans la montagne ", cité par H. Meschonnic, " On appelle cela traduire Celan ", *Pour la poésie II*, Gallimard, 1973, p. 374.

13. Pierre Fédida, *Géologies de l'air, Ralentir travaux*, printemps-été 1997

de la tête. *La mémoire du langage recueille de la langue tous les tons que l'on appellerait peut-être des affects.*

L'écoute entend la *matière* du langage au-delà de sa signification, elle est pour l'analyste, comme pour le poète, interlocution. L'écriture, celle du poème, celle de l'essai mais aussi celle de la "table d'écriture" de l'analyste quand elle prétend réécouter la fiction qu'il dessine en évoquant les mots dits dans l'air de la séance, pénètre la tectonique du langage, s'enfonce dans sa structure de parole, dans ses tensions internes, intentionnelles, dans ses dislocations et dans les plis syntactiques, associatifs, rhétoriques de son écorce. La voix fait surgir le corps et sa figure, sa mémoire et son désir. Le langage est mémoire et la langue s'en souvient dans la temporalité fugitive de son présent parlé, dans l'affectation et l'affectivité de sa voix.

L'emportement du muet (14) : ce livre d'André du Bouchet réunit deux essais des années cinquante ("Orion aveugle à la recherche du soleil levant", "Baudelaire irrémédiable") ainsi que des textes poétiques plus récents. L'évocation de Poussin, de Baudelaire, de Tal-Coat ou de Michel Leiris s'entremêle avec la voix du poète ("La main pleine de vérité", "Retours sur le vent"). Mais qui est le muet ? Quel est son emportement ? Du Bouchet lui-même semble répondre à l'énigme de son titre :

...pour peu que je sois dans la langue - moi, non la personne de l'autre - invariablement je suis dans la langue le muet. et, à l'égal des choses sans parole, dans la langue par instants, qui est aussi celle des autres, alors même que je parle, en déplacement silencieux.

Le poète se reconnaît ici comme le muet de sa langue, il est comme un voyageur clandestin transporté, emporté par le courant du langage, se cognant contre les mots pour faire résonner la musique silencieuse de la parole poétique.

Le terrain du langage : c'est sur lui que la théorisation de Pierre Fédida se construisait. C'est en lui qu'il trouvait, comme le poète, le sol et la source de sa pensée.

À cette condition cependant que l'immobilité reçoive silencieusement du jour de l'air la puissance de langage des mouvements de la terre. (15)

14. André du Bouchet, *L'emportement du muet*, Mercure de France, 2000.

15. Pierre Fédida, *Géologies de l'air*, in op.cit., p.29.

L'absence de Pierre Fédida (1)

Sandra Lorenzon Schaffa

Notre première rencontre avec Pierre Fédida eut lieu en 1987. Il répondait à l'invitation de Luis Carlos Menezes, notre collègue à la Société de Sao Paulo (2), ancien élève de l'APF, qui, avec un groupe de psychanalystes, étudiait sa pensée. Ce n'était pas le premier contact de Fédida avec la psychanalyse brésilienne : il était venu en 1964 ; en 1975 il avait dirigé le séminaire " Absence, temps et symbolisation (3) " à l'Université de Minas Gerais et, en 1981, il avait donné une conférence très remarquée à l'Université de Campinas : " Amor e Morte na Transferência (4) ".

Mais 1987 inaugure un travail original sur des thèmes fondamentaux et des séminaires cliniques, travail qui permettra, tout au long de ces rencontres, de resserrer nos liens avec sa pensée. Sa mort vint nous frapper au moment où nous élaborions ensemble le calendrier pour 2003.

En août 2002, Fédida écrivait à Luis Carlos Menezes : " Je suis personnellement profondément attaché à nos rencontres de Sao Paulo. Et je me sens en dialogue maintenu avec tous ceux qui travaillent avec moi depuis nos premiers séminaires. Nous avons tant et tant de choses à échanger, tant au plan de l'évolution clinique que dans la perspective de porter encore plus avant les moyens de pensée que nous accorde notre pratique analytique quotidienne (5) ".

Ce *Je me sens en dialogue maintenu* éveille une résonance profonde chez ceux qui ont vécu cette expérience. Cette *pensée ouverte* que nous avons connue et dont la réflexion se développait parfois parallèlement dans les séminaires de Fédida en France - la *théorie des lieux* en est un exemple - prit souvent la forme d'une production particulière et nous offrit la chance de cueillir dans leur, primeur des idées nées de questions soulevées par notre pratique clinique. Certaines connurent ensuite un prolongement dans l'ensemble de son œuvre : les idées sur la métapsychologie du contre-transfert, telles qu'il les a exposées dans sa conférence intitulée " Introduction à une métapsychologie du contre-transfert (6) ", seront au centre d'une étude thématique extensive dont son livre *Crise et contre-transfert* témoigne.

1. Version modifiée du texte " A ausência de Pierre Fédida ", publié dans le *Jornal de Psicanálise*, Instituto de Psicanálise da Sociedade Brasileira de Psicanálise de São Paulo, vol. 35, 2002, n° 64-65.

2. SBPSP : Société brésilienne de psychanalyse de São Paulo.

3. Paru dans *Psychanalyse à l'Université*, t. 3, n° 9, 1977.

4. Le texte établi à partir de la transcription de la Conférence a été publié dans son premier livre au Brésil, *Clinica Psicanalítica*, São Paulo, Editora Escuta, 1988.

5. Citation extraite de sa correspondance par e-mail avec Luis Carlos Menezes.

6. Qu'il publia sous le titre " Le contre-transfert en question " dans *Psychanalyse à l'Université*, t. 2, n° 41, 1986.

De la même façon, autre temps fort de sa pensée, les idées exposées dans son séminaire " Le cheminement vers la parole de M. Heidegger ", présenté à la SBPSP en 1987, éclaire son œuvre sous un angle inédit (7).

Comment dire la fécondité née de notre rencontre avec cette parole qui ne se laisse définir que par son inépuisable *état de création* ? J'aimerais évoquer un moment privilégié, celui où il nous a été donné de vivre la condition d'interlocuteur auprès de cet *étranger-intime*. Je veux parler de la conférence prononcée à la SBPSP " Lacan, lecteur de M. Klein (8) ", qui faisait suite à plusieurs années d'une écoute attentive à nos *questions*. " Le choix d'un thème de conférence n'est - on s'en doute - jamais indifférent. Je dois donc ici m'expliquer sur ce choix ", nous avouait-il.

La réflexion qui suivit se tissa dans l'étroite relation avec notre activité clinique pour gagner la dimension d'un dialogue analytique : " *Être historiquement responsable* de la parole de nos patients nous impose cette *situation subjective* de notre propre pratique dans *l'histoire du mouvement psychanalytique* (9) " Ce qui le mena à cette question : " Les débats entre psychanalystes ne devraient-ils pas, de ce point de vue, jouer le rôle de mise au jour des symptômes idéologiques dont s'accompagnent les théories implicites de nos pratiques ? "

Par une ample recherche des références explicites à Melanie Klein dans l'œuvre lacanienne, recherche qui dépasse le seul travail de citation, et, au-delà, de toute démarche doctrinaire, Fédida nous fait découvrir la rencontre entre ces deux penseurs comme un *site* (10) de *tra-duction* et *méta-phorisation* de nos références théoriques. Fédida ose inviter cet étranger à notre pensée clinique et, en nous exposant à cette autre lecture, il nous permet d'entendre nos *théories implicites* à l'intérieur de la langue où notre démarche clinique se parle. Fédida nous propose un retour à *Freud après Melanie Klein* (11). Partant de la reconnaissance par Lacan de " cet archaïsme que Melanie Klein a su reconnaître en travaillant sur l'enfant à la limite même de l'apparition du langage(12)", Fédida trouve dans la rencontre entre Lacan et Melanie Klein le lieu favorable pour penser l'archaïsme à la source des conditions de langage : " Si Lacan voit en Melanie Klein une analyste qui a su placer la pratique de l'interprétation à l'orée de la parole et dans cette sorte de vue physique toujours fulgurante

7. Un autre exemple remarquable est " A Doença sexual: a intolerável invasão ", conférence prononcée à Sao Paulo en 1990, publiée dans *Nome Figura e Memória: A linguagem na situação Analítica* (São Paulo, Editora Pulsional, 1992). Ce livre, de Luis Carlos Menezes avec la collaboration de la Livraria Pulsional, réunit des textes dont nous avons suivi en partie l'élaboration au cours des séminaires des années 1987 et 1990.

8. Texte établi à partir de l'enregistrement de la Conférence prononcée en 1994, revue par l'auteur : " Lacan, Leitor de Melanie Klein : reflexões para os dias de hoje ", *Jornal de Psicanálise*, vol. 32, 1999.

9. Italiques de l'auteur.

10. Le site de l'étranger à l'intérieur de la langue parlée (*Sprachgebrauch*) est le lieu d'engendrement de la métaphore, laquelle effectue à la fois une tra-duction et un transfert " (...) " Une traduction suppose bien que celui qui parle sa propre langue se tienne intérieurement à elle en étranger et se laisse surprendre par la venue de la langue à lui " (" Le site de l'étranger ", in *L'Écrit du Temps 2*, Les Éditions de Minuit, 1982).

11. Expression de Fédida.

12. Cette position, développée ici, avait déjà été annoncée en 1973. À propos du " Rapport de Rome ", Fédida remarquait : " En rappelant que la parole peut être anale ou urétrale, (Lacan) indiquait la voie d'une réinterprétation de la prégenitalité dans la parole elle-même. " (" Le corps de la parole ", in *Corps du vide et espace de séance*, Éditions Universitaires Jean-Pierre Delarge, 1977, p. 108).

de ce dont il s'agit dans le fantasme transférentiel, reconnaissons que c'est ici même qu'il convient - avec Melanie Klein et avec Jacques Lacan - de *situer cette efficacité de la référence à l'archaïque dans l'imagination de langage des mots de l'interprétation* (13). " Cette rencontre Lacan-Melanie Klein lui permet de développer une métapsychologie de la situation psychanalytique comme activité de langage sur la base de l'archaïsme que la régression transférentielle comporte. Je cite Fédida : " Peut-être suffirait-il ici de rappeler que l'analyste, soumis comme il l'est à l'intensité du matériau psychique du patient, doit à sa propre place se donner les moyens de se laisser transformer par ce matériau et de faire travailler le langage en vue de la métabolisation de celui-ci (14). "

Cette rare communauté dont nous avons pu profiter et notre intimité avec sa pensée nous permettent, au moment d'exprimer notre gratitude à Pierre Fédida, de puiser dans les paroles qu'il nous a léguées la force de supporter une pensée, non pas de l'éloignement, mais de l'absence.

Dans " Morts Inaperçues ", Fédida évoque Giacometti : " Jean Genet rapporte cette pensée de Giacometti qu'il devrait produire une sculpture, et l'enterrer ensuite. S'agissait-il d'une ruse de l'imagination de l'artiste pour tromper sa propre renommée auprès de générations futures qui auraient fini par oublier jusqu'à son nom ? Ou, plus exactement, enterrer une statue afin que le sol de l'oubli se charge de déjouer les effets inévitablement produits par l'autorité publique de l'auteur sur son oeuvre, n'est-ce pas produire le geste d'ennoblissement de l'objet qui peut ainsi se soustraire à l'accident et être désormais incorruptible ? (...) " Il faut des statues qui ravissent enfin les morts ", disait encore Genet pour parler de Giacometti qui ne travaillait ni pour ses contemporains, ni pour les générations à venir. *Ravir les morts*, c'est d'abord partir en chasse pour les retrouver et c'est disposer de la force du mouvement de la sculpture pour les dérober à la négligence qui les retient captifs dans une zone sans limites et sans consistance de lieu (15). "

Ce texte sur Giacometti me vint à l'esprit quand, à la disparition de Pierre Fédida, le *Journal de Psicanalyse* m'invita à écrire sur celui dont les entretiens, les articles inédits, les textes des conférences prononcées à Sao Paulo avaient enrichi les pages de notre revue pendant plusieurs années. J'ai compris alors que, comme Jean Genet le pensait de Giacometti, il ne s'agissait pas ici de rappeler la renommée de Pierre Fédida. Car rappeler sa renommée ne serait pas à la hauteur de la force *incorruptible* qui émane de ses idées. Mais cette pensée sur l'incorruptibilité de son oeuvre ne venait-elle pas d'un désir *mélancolique* de préserver celle-ci : *cannibale mélancolique* pour qui " la méfiance et la crainte de perdre font conserver (16)", ne souhaitais-je pas justement *mettre en tombeau ce que je cherchais à réanimer* (17)?"

Un autre destin attend l'oeuvre de Fédida. Comme l'a souligné Jean Genet à propos de Giacometti, elle devrait être reconnue pour sa capacité à *ravir les morts*. Elle est taillée

13. Mes italiques .

14. " Lacan , lecteur de M. Klein ", in Corps du vide..., op.cit., p. 342.

15. " Morts inaperçues ", Le fait de l'analyse n°7, oct. 1999, Éditions Autrement, p. 12.

16. " Les stries de l'écrit. La table de l'écriture ", in L'absence, Gallimard, 1978, p. 17.

17. " Ce qui est particulièrement violent dans la mémoire mélancolique c'est que - privée de la perception vivante du temps - elle met en tombeau ce qu'elle chercherait à réanimer ", " Ce peu de temps à l'état pur ", in Par où commence le corps humain, PUF, 2000, p. 92.

dans la *puissance réminiscente* (18) de la parole vivante dans le langage." Il n'était pas simple de suivre le tracé freudien du langage sans courir le risque de thématiser celui-ci ", écrit Fédida dans la préface à l'édition française du livre de John Forrester, *Langage and Origins of Psychoanalysis*. Et pourtant, Fédida poursuit sans relâche la vocation *poétique* de son œuvre sans se cacher la difficulté de tenir *une pensée de réveil* (19) une pensée fondée sur un travail incessant de résistance aux appropriations doctrinaires. Ainsi, dès 1977, dans la présentation du livre *Le Concept et la violence*, il écrit : " L'argument qui anime (ce livre) tient pour de la terrifiante violence le concept idéologisé en un savoir ou en une institution. Cette violence est d'autant plus violente qu'elle est neutre (...) je pense plutôt *qu'un écrit est appelé sur des champs de tension qui se déplacent, sur des lignes de résistance qui se défont et se refont ailleurs autrement* (20): l'écrit intervient alors comme moment d'analyse d'une résistance idéologique et opère ainsi sur l'économie de ses transformations (21). "

Comment saisir la profondeur de cette œuvre sans rapprocher son écriture de l'écriture poétique, malgré toutes les mises en garde qui parsèment ses écrits sur les tentations poétiques de la psychanalyse (22) ? Jean Laplanche, avec une grande justesse, le remarquait déjà en 1978 lors de la soutenance de thèse de Fédida : " Je savais que tes travaux ne se laissent pas aisément cerner, encloue - ce n'est pas, à mon goût, un défaut - mais je savais aussi que la fécondité et la difficulté de ta pensée ne sont pas, non plus, de celles qui se resserrent en quelques pages. Les passages chez toi renvoient aux autres, la pensée progresse comme en vagues successives, elle charrie ses thèmes, les reprend, les remodèle, et c'est seulement après des pages et des pages que le contour d'un concept ou d'une opposition prend forme, s'éclaire. Je savais bien, avant d'entamer cette lecture plus extensive, que nous étions en présence d'un monde de pensées se formulant à travers des publications abondantes, variées, jamais redondantes (23). "

Et Laplanche poursuit avec beaucoup de sensibilité : " Une pensée qui progresse intuitivement, *poétiquement* (24), des formules qui se cherchent, se cisèlent, qui se burinent parfois avec bonheur ; et en contre point, et c'est là que je suis parfois un peu méfiant dans la lecture, une sorte d'ossature d'allure logique, qui vient comme se plaquer là-dessus, comme justifier une *Verfahrungsweise*, une manière de procéder, qui n'est pourtant pas logique ; en d'autres termes, des conjonctions qui sont classiquement celles du syllogisme, viennent simplement ponctuer une façon de procéder bien différente, plus libre. À vrai dire cette dernière objection se décante à la lecture : il faut te lire extensivement, se laisser porter, emporter, déposer (25). "

18. Cf. " Passé anachronique et présent réminiscent. Epos et puissance mémoriale du langage ", in *L'Écrit du Temps*, n°10, Les Éditions de Minuit, 1985.

19. Expression de Fédida, *Le concept et la violence*, Union Générale d'Éditions, 1977 ("10/18").

20. Mes italiques.

21. *Le concept et la violence*, op. cit., p. 6.

22. Tentations comme " celle de rencontrer un chemin éloigné de la restriction du signifiant. Et Lacan n'a-t-il pas lui-même songé, vers la fin de sa vie, à un signifiant libéré de toute signification ? " (" La résonance atonale ", in *Le Site de l'étranger*, PUF, 1995, p. 102). 23" Soutenance de Pierre Fédida ", *Psychanalyse à l'Université*, t. 4, n°15, 1979, p. 534-536.

23. "Soutenance de Pierre Fédida", *Psychanalyse à l'Université*, t.4, n°15, 1979, p.534-536

24. Mes italiques.

25. " Soutenance de Pierre Fédida ", *Psychanalyse à l'Université*, op. cit., p. 536.

En respectant cette *fécondité-difficulté* de se laisser cerner, soulignée par Laplanche, comme un trait particulier de son style, on pourrait imaginer appréhender l'axe, non pas de cette œuvre si dense, mais de nos propres questions théoriques en transfert avec elle. Menezes, dans la préface du livre *Nome figura e memoria*, remarque l'insistance d'une question ou, selon ses propres mots, d'une *préoccupation*. " Cette préoccupation peut être comprise comme la volonté de s'opposer à ce qu'il considère : ' l'excès de subjectivisme anthropomorphe et humanisant dont souffre la psychanalyse contemporaine" (26). " La psychanalyse n'est pas un humanisme (27) "pourrait être lu comme le manifeste de cette *volonté de s'opposer* aux tendances totalitaires et doctrinaires, à la réification des concepts métapsychologiques, comme à la positivation de son objet (28). Ce courant considérable de notre transfert trouve la *direction de la cure* de nos théories dans la négativité qui pousse cette *volonté* fondatrice de la présence de l'analyste et du travail de l'interprétation.

" Les stries de l'écrit. La table de l'écriture (29) " fait apparaître une co-essentialité entre l'écoute et l'écriture. L'écoute trouve dans l'écriture les conditions de son acte technique. " En disant que l'écriture est l'acte technique de l'analyse, il est bien clair que je prends ici l'écriture au plus près de ce qu'elle recherche par ce qu'elle est - le stylet aux prises avec son objet à nommer, sa forme à sculpter/dessiner dans la matière de l'idée, de la représentation. L'écriture est ce qui est le plus proche de la mémoire de l'entendu (30) "

" Table" (31) : c'est une " planche ou réunion de planches portée sur un ou plusieurs pieds et qui sert à divers usages". "À quoi sert cette table que nous a apportée Fédida ? *La table de l'écriture* servirait-elle à fabriquer la *réserve de silence* de l'analyste ; serait-elle *planche* sur laquelle la parole pourrait, entre les lignes d'écriture, trouver une ouverture au dit des mots ? " Écrire c'est frayer aux choses leur temps dans le silence et confier aux mots le pouvoir de les dire - du silence - dans ce qu'elles sont (32). " Pourrais-je risquer cette définition : la table de l'écriture ne serait-elle pas *l'outil* qui sert à donner à l'analyste les conditions de *lisibilité* de la parole de l'analysant ? L'analyste *veillant à lire* (33) la parole en séance créerait une chance

26. Nome, figura e memória..., op. cit., p. 12.

27. L'Écrit du Temps, n° 19, 1988, Minuit, p. 37-42.

28. " La limite de la psychanalyse serait ainsi désignée par l'illusion d'avoir pour objet psychologique la psyché et pour méthode l'analyse !" (Le vide de la métaphore ", in *ibid.*, p. 226).

29. L'Absence, op.cit., p. 13-38.

30. " Du rêve au langage ", in *ibid.*, p. 24.

31. Littré, cité par Francis Ponge, A Mesa (La Table), Editora Iluminuras, 2002, p. 226.

32. " La table de l'écriture ", in L'absence, op. cit., p. 30.

33. " Le Volet " de Francis Ponge est le fond du texte de Fédida, cité par Fédida dans " Les stries de l'écrit. La table de l'écriture ", in L'Absence, op. cit., p.37:

" Le volet aussi me sert de nuage : il suffit à cacher le soleil.

" Va donc, triste oiseau, crie et parle ! Va, mon volet plein bat le mur !

" ...Ho ! ho ! Mon volet, que fais-tu ?

" Plein fermé, je n'y vois plus goutte. Grand ouvert, je ne te vois plus :

VOLET PLEIN NE SE PEUT ÉCRIRE
VOLET PLEIN NAIT ÉCRIT STRIÉ
SUR LE LIT DE SON AUTEUR MORT
OÙ CHACUN VEILLANT À LE LIRE
ENTRE SES LIGNES VOIT LE JOUR "

une chance pour que l'écriture invisible de celle-ci *voit le jour*. Les *stries* de l'écrit frayent leur chemin comme travail de sculpture (34) sur matériau d'angoisse pour que l'ouverture de la parole trouve un lieu à son dit. *L'angoisse est inhérente au parler*, insiste-t-il souvent, " soit l'angoisse à l'œuvre dans son *travail*, aux prises avec l'objet : en cavité, pour sûr, l'angoisse s'y connaît et elle ne se trompe ni ne trompe lorsqu'elle indique dans la bouche de la parole une excavation dont elle fait une oreille (35) "

L'écoute par son silence est la seule présence qui peut faire face à cette rencontre avec l'angoisse." L'analyste au travail est celui qui, dans les heures du soir, écrit sur son cahier - pour personne et parfois même pas pour lui-même - ce qui reste présent à sa pensée telle une question insistante dont il ignore le contour (36) "

Évoquer Giacometti à propos d'un psychanalyste qui disposait de mains de sculpteur pour faire que la parole " par écrire (37) " reçoive " le ventre de son oreille (38) " ! En parcourant ses écrits, nous sommes frappés par les figures qui nous y invitent : " J'ai pensé que métier d'analyste était métier d'établi ". Et il s'interroge à la fin de " La table de l'écriture " :

L'analyste est-il menuisier ou ébéniste (39) " ? Métier d'artisan, ou d'artiste, l'acte de parole de l'analyste relève d'un travail d'absence. La sculpture serait l'art de façonner la négativité, le plein fruit du désir de la matérialité des choses : " L'absence est, peut-être, l'œuvre de l'art (40). "

La nature du *matériau* de son écriture *résiste* aux tentatives d'incorporation par la pensée tentée de dominer le sens dans une formation idéologique (41). Dans sa vocation poétique, l'effort qu'exige de nous le texte de Fédida n'est autre que celui de traduction, de transfert, de *trajet vers (sans complément)* (42). Écrire, chez Fédida, suit le sens *méta-psychologique* d'écrire en faisant disparaître (43).

La parole de Fédida est une parole qui a renoncé à l'extériorité de la description, de la narration, de la démonstration : " *La psychanalyse ne peut pas, en aucun cas, se constituer*

34. Ou d'architecture : " C'est pourquoi l'instauration négative de la situation analytique relève d'une invisible architecture dont la géométrie visuelle n'est pas conçue pour ne rien voir mais pour laisser se déformer/se former en la mémoire des mots la corporéité d'apparence des formes " (" La psychanalyse n'est pas un humanisme ", *L'Écrit du Temps*, n°19, 1988, Les Éditions de Minuit.

35. Le vide de la métaphore et le temps de l'intervalle ", in *L'Absence, op. cit.*, p. 226.

36. Du rêve au langage ", *Psychanalyse à L'Université*, t. 10, n° 37, 1985, p. 24.

37. " Métier d'analyste rendu, par écrire, métier d'artisan avec des mains pour travailler le bois ", écrit-il dans " La table de l'écriture ", in *L'absence, op. cit.*, p. 38.

38. " Et métaphore se dit exactement de même pour *entendre*, lorsque la parole trouve en elle le ventre de son oreille; les mots réveillent les choses, font l'amour avec elles, et les choses sont la puissance des mots " (" La table de l'écriture ", in *L'absence, op. cit.*, p. 36).

39. *Ibid.*, p. 38.

40. *Ibid.*, p. 7.

41. " Ce que notre pratique d'analystes nous impose quotidiennement est l'évidence d'une mise à l'épreuve de nos représentations psychiques et de nos modes de pensée - comme s'il fallait tenir pour incontournable cette nécessité de *perdre* nos assurances pour gagner des certitudes inquiètes - je veux dire *questionnantes*. Le questionnement analytique est cette *insistance* qui a affaire avec la résistance : et rien n'est, sans doute, plus menaçant pour l'activité de l'analyste que la familiarisation entraînant l'affaiblissement de la sensibilité aux résistances. " (" Technique psychanalytique et métapsychologie ", in *Métapsychologie et Philosophie*, III : *Rencontres d'Aix-en-Provence*, Les Belles Lettres, 1984, 1985, p. 47-48.

42. Expression des auteurs Pierre Fédida et Michèle Tran Van Khai, " Le lieu de l'oubli dans le poème ", in *Espace et Poésie*, Presses de L'École Normale Supérieure, 1987, p. 129.

43. " Écrire est méta-psychologique : il y va d'une topique de la théorie et, avec elle, c'est l'érosion de tout contenu de signification " (" La table de l'écriture ", in *L'absence, op. cit.*, p. 38).

dans une théorie de la communication (44)". Et son écriture en témoigne dans la pratique constante de cette relation corporelle, *physique*, avec la parole. La psychanalyse, comme la poésie, cherche cette "corporéité imaginaire de la parole en tant que celle-ci est lieu de mémoire (45)", écrit-il. Cette corporéité de la parole "appelle la dénonciation préalable de l'illusion positiviste de la distinction et de l'opposition de la parole et du corps (46)". Mais la corporéité de la parole ne peut être saisie que dans un temps d'absence.

Lire Fédida, c'était aussi l'écouter parler, voir ses mains d'écrivain, de dessinateur, prendre le temps pour fonder un *dit*, non explicite. Le dit "est plutôt - telle la marge ou tel l'horizon - les potentialités muettes du non-dit (47)". Le souffle qui animait cette parole se formait du soin de ne jamais étouffer le désir du dire : "À chaque mot prenant congé. À chaque mot aussi prenant congé des choses afin que la dénomination ne se trompe pas d'espace, et ne gèle le nommé dans une pseudo-ressemblance pétrifiée...(48)". L'écoute de sa parole nous a laissé les traces *incorruptibles* de l'inachevable du travail de l'interprétation qui anime notre rêve d'analystes.

Le livre de Fédida sur *L'absence* nous est présenté par son éditeur comme une *méditation*. Et cette méditation s'appuie sur une négativité qui contrarie toute volonté de lui donner une représentation. Fédida nous prévient : "La tentation est forte, il est vrai, d'assigner aussitôt à l'absence le contenu primordial - invoqué comme primitif ou originaire - de la séparation de l'objet maternel. Le problème que nous soulevons ici est celui de savoir si l'absence et la négativité qu'elle réfère peuvent recevoir de la pensée et de ses constructions théoriques un contenu de représentation⁴⁹". Pour Fédida, nos représentations de la séparation, du deuil, de la castration ont le statut de reliques d'une *absence* : "La relique *réalise* le compromis illusoire dont l'homme se sert pour résister à l'angoisse de mort et, ainsi, ne jamais parvenir à faire coïncider une représentation de la mort avec la nécessité - devenue destin - d'un *ne plus* (50)". Ou enfin : "la parole est si rageuse de l'absence de l'absent qu'elle en devient créatrice d'œuvre (51)". N'est-ce pas ce qu'affirme le poète : (que) "l'effacement soit ma façon de resplendir (52)" ?

La pensée de l'absence chez Fédida ne se laisse saisir que comme un *état de théorie* en constant renouvellement par le mouvement même de sa pensée. Suivre Fédida dans le cheminement de sa pensée de l'absence, c'est accepter son caractère abyssal : "*D'une certaine*

44. "La psychanalyse ne peut pas, en aucun cas, se constituer dans une théorie de la communication. Elle s'instaure techniquement d'une rupture de la communication et la métapsychologie du transfert et du contre-transfert (si ça existe!) se fourvoie chaque fois qu'elle est pensée sur la base d'une théorie de l'intersubjectivité" ("Du rêve au langage", op. cit., p. 11).

45. "Le langage aux origines de la psychanalyse", in *ibid.*, p. 20.

46. "Corps de parole", in *Corps du vide et espace de la séance*, Éditions Jean-Pierre Delarge, 1977, p. 111.

47. "La table de l'écriture", in *L'absence*, op. cit., p. 36.

48. Rilke dans "La huitième Élégie de Duino", cité par Fédida dans "Le lieu de l'oubli dans le poème", in *ibid.*, p. 124.

49. *L'Absence*, op. cit., p. 11.

50. "La relique et le travail du deuil", in *ibid.*, p. 54.

51. *Ibid.*, p. 7.

52. Philippe Jaccottet, *L'Ignorent*, Gallimard, 1957, p. 28, cité par Fédida, "Le lieu de l'oubli dans le poème", in *ibid.*, p. 124.

façon, la théorie analytique nous livre à des impensables : la perte, le vide, la castration...(53) (...) " Mais plus certainement parce que l'absence fait partie de ces *inquiétantes étrangetés* qui menacent la certitude des perceptions et des pensées (54). "

Pour Fédida, " le psychanalyste n'exige rien de plus - ni dans sa théorie, ni dans sa technique - que ce dont nous disposons, si nous voulons - comme le dit Genet - accepter " ce pouvoir étrange de pénétrer le domaine des morts".(55) " Mais pénétrer le domaine des morts pour les dérober à la négligence de la *mort inaperçue* ne serait-ce pas, comme l'ex-prime Fédida ailleurs, partir à la recherche de " *ce peu de temps à l'état pur* où Proust voit s'ouvrir, un instant, à l'infini la béance de la mort dans la vie elle-même, pour ainsi dire la vie "? " Nous vieillissons non pas du poids des événements de notre vie mais de ce fait de n'avoir pas eu le temps de vivre nos deuils et nos drames intimes (56) "

Enterrer une œuvre pour libérer sa pleine capacité à ravir les morts pourrait être confié à l'oubli le pouvoir de vigilance de la mémoire, c'est-à-dire faire confiance à " la puissance gardienne, grâce à laquelle les hommes mortels, comme les dieux immortels, préservés de ce qu'ils sont, reposent dans le caché d'eux-mêmes " : " Oublieuse mémoire : Fédida emprunte ce titre d'un poème de Jules Supervielle, repris par Blanchot, pour évoquer cette " sorte de mémoire insomniause, oubli sans cesse oeuvrant à désœuvrer pour que le désir des mots se ravive et que l'œuvre puisse se poursuivre dans sa propre perte, toujours inaugurale...(57) " *Ravir les morts*, c'est accomplir cet " étrange itinéraire de la cendre à la flamme (58) " qui soutient la pensée de l'absence chez Fédida. Des résonances de la pensée de Heidegger se font entendre : " Ainsi les mots du poème, 'maison de l'être', ainsi que le nomme Heidegger, sont aussi maison de l'oubli, oubli étant le fondement même de l'être-dans-les-mots, sur le fond de silence, d'effacement, d'absence assumée et inimaginable absence (59). "

Le texte de Fédida sur *le lieu de l'oubli dans le poème* (60) est une interrogation sur la nature et la fonction de l'oubli dans le langage poétique ; on peut y voir le témoignage de l'étroite communauté que sa pensée entretient avec les poètes de *l'esthétique de l'ébauche* - " mais n'est-ce pas aussi une éthique de l'ébauche ? " interroge-t-il -, écrivains des œuvres de structure ouverte," témoignages d'une volonté d'inachèvement "tel que l'a formulé René Char : " Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver.(61) "

Fédida conclut ainsi son article sur Giacometti : " L'innombrable foule des morts' que visitent les sculptures de Giacometti est, en un sens, complètement présente à la mémoire anachronique du transfert, à ce temps anamnétique régrédient de l'hallucination négative. Mais encore faut-il

53. " Le vide de la métaphore et le temps de l'intervalle ", in *ibid.*, p. 223.

54. L'absence, *ibid.*, p. 8.

55. " Morts inaperçues ", *Le fait de l'analyse* n° 7, op. cit., p. 20.

56. " Ce peu de temps à l'état pur ", in *Par où commence le corps humain*, op. cit., p. 96.

57. Maurice Blanchot, " L'Oublieuse Mémoire ", in *L'entretien infini*, Gallimard, 1969, p. 460, cité par Fédida et Michèle Tran Van Khai, " Le lieu de l'oubli dans le poème ", in *Espace et Poésie*, Presses de L'École Normale Supérieure, 1987, p. 121.

58. Salah Stétié, *La unième nuit*, Stock, 1980, p.35, citée par Fédida dans " Le lieu de l'oubli du poème ", in *ibid.*, p. 128. 59" Le lieu de l'oubli dans le poème ", in *ibid.*, p. 127.

60. *Ibid.*

61. René Char, in *Les Matinaux*, Gallimard, 1967, p. 153, cité par Fédida dans " Le lieu de l'oubli dans le poème ", p. 128.

que l'attention hautement silencieuse recueille les mouvements de cette foule et rende le langage disponible à leur dénomination singulière. Une sépulture, c'est un lieu et c'est aussi le nom que porte désormais ce lieu (62). " Les grandes oeuvres ne craignent pas l'oubli. Ni *l'éphémère destinée* "d'un paysage d'été en fleurs (63) ". La pensée de *l'éphémère* que nous légua Freud est au cœur de l'œuvre de Pierre Fédida : *l'absence est l'œuvre*.

62. " Morts inaperçues ", *Le fait de l'analyse*, n° 7, *op. cit.*, p. 20.

63. S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1984, p. 234.

*L'instant d'une rencontre est déjà pour les visages
une sorte de passé composé
(La mélancolie de l'immortel)*

Josiane Rolland

Pierre Fédida nous a quittés trop vite, trop tôt. Il laisse cependant une œuvre importante, dense, tendue, mais aussi exigeante, difficile d'accès, témoin d'une pensée originale, toujours en travail, en mouvement, une pensée qu'il avait le souci de transmettre, et " la table d'écriture de l'analyste ", sa table d'écriture, représentait pour lui un lieu de silence, de méditation, d'interrogation, soutenu par la clinique de la cure, par les traces du " bloc-notes magique ".

L'écriture est la métaphore du silence. Elle serait faite moins pour conserver et rappeler à la mémoire que pour donner fond à la parole et la confier à l'entendu de son dit. (Les stries de l'écrit. La table d'écriture)

Dans la passion qu'a mis Pierre Fédida à tenter de se représenter et de penser la théorie analytique et la situation analytique, on retrouve un véritable travail poétique qui marque son style, indissociable pour lui d'une lecture soutenue des romanciers et des poètes, indissociable aussi de la fréquentation des peintres - on connaît son souci du visuel, de l'image. C'est une pensée romantique, d'un amoureux et intime de la langue allemande, portée par un regard pointu, lucide, sur l'humain. C'est une pensée de philosophe, qui s'appuie sur d'autres penseurs, actuels et anciens, et qui apporte à la psychanalyse un angle de vue critique, avec toute la violence que cela inclut. Il y a une certaine violence dans sa pensée même, et il a toujours affirmé son originalité, son indépendance et son style. Cet effort considérable de théorisation et de reformulation métapsychologique repose sur une écoute analytique attentive qui sous-tend toute son oeuvre, fondée sur l'expérience de la cure et de " l'absence ", sur la clinique du transfert et du contre-transfert.

Alors que le transfert est parole réminiscente souffrant d'une impossible remémoration du passé fuyant qui la hante, comment parler du transfert en retrouvant avec ce mot ce qu'il veut désigner d'occulte et d'étrange - son insaisissable mouvement de déplacement des lieux, son aspect pluriel, son œuvre de masque constamment mobile, ses affects incertains ? (L'interlocuteur)

Cette rapide incursion dans la matière d'une oeuvre ample et complexe voudrait introduire, à travers quelques souvenirs personnels, l'homme tel que je l'ai rencontré en divers moments de sa vie. Son évocation amène immédiatement en moi la mémoire d'une présence à autrui singulière, à la fois attentive, chaleureuse, et néanmoins dans un repli, une distance où il ne se laissait pas atteindre. Je me souviens l'avoir entendu avouer qu'il détestait la familiarité, l'intimisme, et son écoute silencieuse était à l'image de cet éloignement.

Le visage n'a pas d'interlocuteur. La parole qui cherche à se ressouvenir doit-elle, du moins, éloigner le visage d'en face. Cet éloignement - à l'extrême limite d'une action d'absence - fait venir à l'horizon interne de la parole sa surface d'interlocuteur. (La mélancolie de l'immortel)

La première fois, c'est à Lyon, la ville de ses origines, que j'ai rencontré un jeune homme grave, récent agrégé de philosophie, cousin de ma meilleure amie, avec laquelle je suivais la classe de Terminale. Il avait accepté de nous accueillir quelques fois pour nous aider dans nos révisions de l'épreuve de philosophie du baccalauréat. Je me souviens que nous montions les étages vers son appartement le cœur battant, car il était revêtu pour nous de l'aura extraordinaire de celui qui possède le savoir, et mon amie m'avait avoué en être secrètement amoureuse. Dans cette grande pièce ensoleillée dont j'ai gardé la mémoire vive, tous trois assis autour d'une table, il nous parlait, de sa voix vibrante et profonde, de Kant, de Schopenhauer, de l'existence humaine, de l'histoire des idées, dans un langage délié et sans dogmatisme qui nous ouvrait les portes de la liberté de pensée, ce dont nous étions alors fort dépourvues. Il témoignait déjà de cette passion de la pensée, de cette curiosité insatiable qu'il aimait communiquer. Et pour mieux nous indiquer une méthode, il notait, de sa belle écriture à l'encre noire, les principaux points de la construction d'une réflexion à mesure qu'ils se présentaient à son discours. Précieuses petites fiches... Construire rigoureusement un sujet philosophique a trouvé sa résonance naturelle dans sa théorie de la construction d'un " cas " d'analyse, pas à pas, patiemment, dans une attention rigoureuse à l'émergence de la moindre pensée.

La clinique de l'analyse est censée suivre au long cours et dans une continuité remarquable les modifications survenues dans une vie psychique singulière (...) Ce qui se dénomme un cas - dans quelque contexte que l'on se situe - doit recevoir statut de présentation publique. Sinon ce n'est pas un cas. (La construction du cas)

Mais l'intelligence pénétrante de Pierre Fédida et sa passion pour le monde des idées s'associaient à un sens aigu du tragique de l'existence humaine, à une profonde sensibilité à la souffrance psychique, ce qui l'a rapidement conduit de la philosophie à l'intérêt pour la psychopathologie et, déjà à cette époque, il assistait à des consultations dans le cadre de l'hôpital psychiatrique. Avant de pénétrer l'aventure de la psychanalyse... Dès ces premières rencontres, il s'est inscrit dans ma vie à la place d'un maître, de par la fécondité généreuse de sa pensée et de par la relation singulière qu'il savait créer d'étranger familier, de compagnon secret, d'aîné énigmatique.

L'homme encore... La texture particulière de sa présence, son attention aiguë à l'autre, se mêlaient à un profond respect, à une grande indulgence à l'égard de l'individu. Jamais il n'émettait la moindre critique personnelle, jamais je ne l'ai entendu contester une personne en tant que telle. Il tenait à garder secrètes ses blessures. Toujours respectueux de ses collègues, de ses amis, de ses élèves, ses contestations ne sortaient pas du débat d'idées. Il savait écouter, méditer, et dériver vers des voies nouvelles qui lui étaient propres. Sa pensée originale, liée aux conditions de son émergence, de ses quêtes, était libre dans ses déploiements et ses certitudes. Cette qualité affective du respect d'autrui m'est apparue d'une grande importance dans ma relation avec lui, dans sa relation aux autres. Mais cette faculté de distance,

d'absence, était aussi le fruit d'une solitude, parfois douloureuse, nécessaire au devenir de la création d'une pensée, d'une œuvre.

Que l'absence soit l'expérience d'un manque envahissant qui abandonne chacun à une solitude de sa durée et de son histoire ou qu'elle soit l'espace de la pensée - raisonnements, concepts, images -, elle fait violence jusque dans le silence. (Présentation du livre L'absence)

Car plus tard j'ai retrouvé Pierre Fédida à Paris, déjà membre de l'APF. Ce fut d'abord au cours d'un séminaire le lundi soir chez lui, séminaire qui traitait de la situation analytique. Il aimait la relation aux élèves, les accueillait amicalement, était soucieux de transmission. Nous étions à la fois retenus par l'exigence de sa pensée et à la fois incités à nous exprimer de par son écoute indulgente. Il se laissait interroger avec le même respect pour nos ignorances et nos errements. Il maintenait un lien rigoureux entre la pratique et la théorie, dans le souci constant de circonscrire " un espace analytique ".

Il sera dit que la séance implique l'unité d'un lieu toutes portes fermées, que ce lieu est celui d'un temps à la fois stable, régulier, fréquent et continu (ainsi que l'exige la parole en présence), que l'analyse engage deux, chacun à sa place ne pouvant varier, et exclut donc le tiers sous quelque forme qu'il soit, y compris sous cette forme paradoxale de l'analyste en personne. (La grille)

Je l'ai de nouveau sollicité pour une supervision, premier contrôle, cas difficile, matériel clinique pauvre. Je me souviens de la mise à disposition dans sa salle d'attente de nombreux livres d'art qui donnaient envie de les feuilleter, parfois aussi de les acquérir. Rue du Regard... lui qui accordait tant de place au visuel ! Je garde la mémoire d'un cabinet un peu sombre, vaste, encombré de meubles et de bibliothèques, de livres dispersés sur " la table d'écriture ", soit d'un lieu de travail et de méditation. Ce grand travailleur accordait beaucoup d'importance à la situation de supervision, et il en a développé une théorie très personnelle. Il écoutait longuement le récit du cas, tel que peut le rapporter avec maladresse un jeune analyste, et, à l'instar d'un photographe, déplaçait constamment les angles de vue, les perspectives, tout en restant fidèle à son objectif qui était d'animer le patient, de l'imager pourrait-on dire, tout en construisant la relation transfert/contre-transfert. Pour cette patiente statufiée dans sa douleur psychique, qui avait appris très tôt à tuer en elle toute émotion trop forte, trop vivante, fille unique d'un père hypocondriaque, toujours souffrant, escorté d'une valise de médicaments, et d'une mère dépressive, mutique, il m'a permis de redonner de la chair, de la vie, des images, des scénarios à un monde psychique en lambeaux. Sa compréhension analytique du patient, assortie d'une approche historique et psychique, s'enrichissait de son intérêt pour la clinique des psychoses, et il a inscrit sa théorie de la vie psychique dans une théorie d'ensemble du vivant, où la vie du corps devenait co-substantielle à la vie du psychisme. Et au-delà de " l'inquiétante étrangeté du transfert ", il savait amener l'analyste supervisé à s'interroger sur la psychopathologie de son contre-transfert et sur ses propres formations imaginaires.

Ce qu'on désigne par contre-transfert n'est-il pas aussi l'expérience - pour ainsi dire trans-subjective - qui informe l'analyste de sa propre compulsion de répétition et qui lui désigne en négatif le lieu de son impossible réponse à la parole du patient ? (La construction du cas)

Au cours d'un week-end lyonnais, Pierre Fédida fut l'invité du petit groupe d'analystes de l'APF à Lyon. La réunion se tenait cette année-là chez Nicole Oury, et comme pour chaque invité, ce fut un temps de travail informel, dans une certaine liberté et amitié qu'autorise la décentralisation. Un temps de plaisir partagé... Nos échanges se sont organisés autour de ce qui nous préoccupait, la clinique de la cure. C'était l'époque de ses travaux sur " le site de l'étranger ", et je l'entends encore dénoncer avec humour ce qu'il nommait " la personnification bouffonne " de l'analyste. Il savait donner corps à l'action de la parole qui construit, dans le renoncement et l'éloignement, l'étranger - neutre - du site.

Le site recueillera ainsi de la parole en séance le cri muet d'une bouche ouverte, l'agrippement à la musculature du corps, l'auto étranglement de la gorge, le balancement de la tête contre un mur... ou encore toutes autres violences recueillies en métaphore par la perception du langage. (La mélancolie de l'immortel)

Il me faut encore évoquer cette rencontre avec lui dans les Monts du Lyonnais, région d'origine de sa famille, sur l'invitation de Jean-Claude Rolland pour un week-end de travail au Centre Thomas More à L'Arbresle, dans ce beau couvent de La Tourette construit par Le Corbusier. Je me souviens être allée le chercher à l'hôtel Sofitel où il aimait descendre lors de ses séjours à Lyon. Nous prîmes la route pour L'Arbresle tout en conversant, et, alors que ce chemin m'est totalement familier, par je ne sais quelle fantaisie inconsciente je me suis égarée et nous sommes arrivés en retard ! Nous évoquions des connaissances communes, et aussi des deuils communs. Il aimait retrouver Lyon, ses souvenirs, et il y témoignait d'une gaieté nouvelle, d'une légèreté d'être. Ses" chantiers "se fixaient alors sur" le primitif "et sur la pensée de Lévy-Bruhl, et j'ai curieusement oublié l'essentiel de ce qui s'est exprimé au cours de ces journées, alors que j'étais moi-même chargée de les introduire. Peut-être est-ce là une particularité de la parole publique de Pierre Fédida : il était un passeur d'idées, un homme de grande culture, qui savait admirablement commenter la pensée des auteurs qu'il se choisissait, dans son style associatif envoûtant, mais qui ne parvenait pas à conclure. Ainsi je me souviens de plusieurs de ses conférences à l'APF où les exigences de temps amenaient souvent à l'interrompre, à laisser sa pensée en suspens, dans la perte, à nous laisser dans l'attente. Il nous reste ses écrits; car ce passeur était aussi un poète, un visionnaire.

L'homme est un voyageur de commerce. Il tient des discours. Théories pourrait se dire de ces longues chaînes de raison et d'arguments que vendent les voyageurs de commerce. Ce sont ici - tels des délires - des théories de raison.

Les femmes accueillent cet homme ; de leur silence - tout en regardant ailleurs et avec l'air de penser à autre chose - elles l'écoutent. Il est enfant.

Elles l'écoutent d'un geste dont la lenteur - l'immobilité du mouvement - fait violence au discours, l'invite à renoncer. Ce discours parvient à se taire. Il fait place à la déambulation d'un espace dont seulement la musique et la voix peuvent indiquer qu'il est le lieu d'une étrange violence. (Entre les voix et l'image)

Évoquer le souvenir de Pierre Fédida dans ce moment de deuil où il nous faut définitivement renoncer à toute rencontre avec lui... Lui laisser la parole à travers ses écrits...

Aurait-il apprécié que soient révélés ces témoignages personnels sur l'homme qu'il fut, sur l'oeuvre qu'il laisse, lui qui redoutait tant le trop d'intimité, de proximité, lui qui nous situait dans cette distance singulière que vient creuser sa mort ? Est-ce trop dire ou pas assez ? Comment lui dire adieu dans l'émotion de son départ en respectant l'homme, l'héritage vivant qu'il nous transmet, l'ami que nous regrettons ? Pourtant la mort était constamment présente dans son parcours de pensée, comme l'étaient l'absence, la perte, la dépression, la mélancolie, la disparition...

Le travail du deuil ne serait peut-être rien d'autre que ce qui répond à la nécessité de laisser dans la pensée se désagréger l'image pourtant immédiatement présente du corps-cadavre. (La mort tuée par son silence même)

Le dissemblable

Jacques André

"D'accord pour participer à la journée que vous organisez en mars avec Catherine Chabert sur *L'oubli du père*. Je propose comme titre de ma contribution : "Verticalité". Sous-titre : "La mort dans la question du père". Amitiés. Pierre Fédida. "

Le message (électronique) est daté du 31 octobre 2002, je l'ai reçu deux jours plus tard, en ouvrant ma boîte ; deux heures après avoir appris par le coup de téléphone d'un collègue la mort de Pierre Fédida. *Unheimliche* d'un message posthume, bien dans sa manière, tout au moins celle que je lui prête : une capacité de dépaysement, de faire entrevoir le bizarre de l'objet le plus simple.

"Être analyste, disait-il, c'est écouter avec l'inquiétante étrangeté". De toutes nos conversations, je retiens surtout cela, qu'il faut quand on écoute pouvoir " devenir fou " pour pouvoir entendre." Si l'analyste n'est pas fou au moment d'une interprétation, elle ne vaudra rien. " Pierre Fédida était particulièrement sensible au risque permanent de " l'affaiblissement de la pratique analytique ", à la nécessité toujours renouvelée d'avoir à en réinstaurer la situation." Nous ne sommes pas assez analystes. "

Son dernier adversaire, par-delà la figure américaine trop caricaturale de l'intersubjectiviste, était le " semblable ", la menace d'une psychanalyse qui se donnerait pour la rencontre entre des semblables ; *d'ego à ego* disait déjà Lacan." Tant qu'on est dans le registre du semblable humain, on est privé de toute interprétation, on est dans la méconnaissance ou le déni de l'inconscient. " Je ne peux me sentir écouté que si l'autre ne se prend pas pour moi.

Le manque d'audace imaginative et interprétative des analystes qu'il soulignait le laissait très critique vis-à-vis du " psychocentrisme " et de sa tendance à la fermeture, que l'on nomme causalité. Et lui, fidèle à l'inspiration de Lacan, celle de la " langue primitive ", sinon à son corps de doctrine, s'en démarquait au moins sur un point essentiel : le privilège de l'imaginaire en pratique et en théorie. On sait quel lecteur il était de ces textes côtoyant le délire que sont l'inédit de Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, et le *Thalassa* de Ferenczi. La dimension mythique de la phylogenèse, loin de la disqualifier à ses yeux, en constituait le principal mérite.

L'imagination théorique, il la nommait" métaphorisation des concepts "- là où Lacan disait " mésusage ". Avec peut-être, pourtant, dans cette mobilité de la pensée qui la rendait parfois insaisissable, un point fixe, une verticale, qui lui faisait à l'occasion définir l'analyse comme " travail de mélancolie ". Dans l'œuvre de Pierre Fédida erre un mort qui n'a pas encore trouvé sa sépulture." La mémoire archaïque du transfert " est toujours celle d'un revenant." Qu'est-ce qu'on voit depuis la mort, depuis le mort ? "

Rue du Regard

Sylvie de Lattre

Quelques lignes, juste un témoignage, un hommage et une dette aussi, à l'égard d'un homme dont la présence et la générosité ont marqué mon parcours comme celui de beaucoup d'autres.

Comment parler de Pierre Fédida ? Comment parler de lui sinon en lui parlant, dans la continuité d'une quête et de cette tension intérieure qu'il savait instantanément susciter, celle qui permet d'habiter sa parole et de s'abandonner à ce qui la porte.

Parler avec lui, retrouver " *l'entretien nu* ", son obscurité lumineuse, éprouver à nouveau " *l'intimité neutre* " et son étrangeté déroutante, cette paradoxale alliance de proximité et de distance, de charme et de retrait, de présence et d'absence, qu'il incarnait dans sa manière d'être là, corporellement et psychiquement, dans l'expérience si intensément analytique de la supervision.

Il était " la personne de l'analyste ", à la manière même dont il concevait l'analyse et la présence de l'analyste dans le transfert, sur le mode de l'absentisation et de l'hallucination négative. Il n'était pas celui qui est là en personne ou qui s'auto-représente comme image identificatoire. Il était plutôt celui dont la présence, profondément personnelle et impersonnelle à la fois, était, pour reprendre sa pensée, de l'ordre de la " survivance " ou de la " revenance ", de ce qui revient en mémoire ou en rêve sans que l'on y prenne garde, ce qui soudainement nous emporte et qu'on emporte avec soi comme un trésor fécond, comme un " *entretien infini* ".

Il était la figure de l'analyste. Il incarnait la séduction de la rencontre analytique, si rare et si précieuse, nécessairement séductrice, oui, avec son pouvoir pulsionnel d'animation et d'aimantation, d'inspiration et de rêverie, avec sa créativité transférentielle.

Il assumait cette séduction. Il assumait également, me semble-t-il, la place d'un maître avec ce qu'elle exige de dépense et de don. C'était une capacité à offrir sa présence, à transmettre l'expérience vivante en se dégageant des savoirs immobiles. C'était aussi une liberté de délaisser ou de se dérober, comme pour permettre de se déprendre tout en gardant la trace et l'empreinte.

Il était celui qui mettait au contact de l'obscur, de la fragilité de l'identité, de l'angoisse régressive, de l'intériorisation de la mort. Tout cela, il le transmettait souterrainement, du cœur même de sa personne, dans une communion soudaine, presque brutale, avec ce que chacun porte en soi.

Il rendait ainsi sensible ce que toute écoute analytique doit pouvoir, au bout du compte, entendre, consentir à entendre à l'intérieur même de soi pour permettre à la parole de se délivrer.

Sa pensée s'inspirait de multiples sources, riches et approfondies, qui m'étaient pour une grande part inconnues et parfois, pourtant, étrangères et familières à la fois. Je ne peux

ainsi parler que de ce qui résonne en moi, au risque d'une appropriation impressionniste d'une pensée exigeante, au risque de l'opacité.

Lors d'un de ses tout derniers séminaires à Jussieu, donc, il nous parlait et nous nous parlions à nous-mêmes. Il nous parlait de Maurice Blanchot (auquel j'ai emprunté les quelques expressions qui figurent ici entre guillemets), de la vieillesse, de la maladie et du corps. Il nous parlait du cadavre, et dans une rêverie proche de celle qu'évoque Freud à propos de celui qui se tient " *auprès du cadavre de la personne aimée* ", je l'écoutais.

Il disait que le mort est celui qui n'est plus capturé par les images que porte le regard d'autrui et qu'il lui est alors possible de " se ressembler ".

Les vers de Rilke venaient comme en écho : " *et permets-lui d'être aussi seul qu'une étoile/pour qu'aucun regard ne vienne le surprendre/à l'heure où son visage change, bouleversé* ".

" *Ressembler enfin à soi-même, disait-il, pour devenir cet être éloigné, inaccessible, que la ressemblance attire vers le jour.* " La ressemblance étant ce qui coïncide avec " *le défaut le plus radical d'identité* ", avec " *une image sans modèle* ". " *L'homme est fait à son image. C'est ce que nous apprend l'étrangeté de la ressemblance cadavérique. L'homme est défait selon son image* ".

Il disait qu'ainsi on ne peut désinvestir l'image du mort. Les personnes aimées dont nous faisons le deuil, nous ne les oublions jamais.

Car, de même que la mémoire du transfert appelle des images, des " *images* " - les figures des ancêtres - ou des imagos indistinctes qui ne sauraient être pleinement réductibles à des personnages du passé, de même le deuil met en mouvement et suscite la revenance de formes indécises et la présence même de ces images qui " *appartiennent à la substance de l'âme* ".

C'est le rêve, disait encore Pierre Fédida, non la mémoire consciente, qui accueille les morts. Le rêve est la sépulture des morts. La présence de l'absent est dans cette mémoire intemporelle du rêve et du transfert qui, au-delà des contenus mémoriels, porte en elle la survivance de l'image.

Parole rapportée

Athanassios Alexandridis

Les dix ans " avec " Pierre Fédida (1992-2002), dont les cinq premiers dans l'atmosphère transférentielle très particulière qu'une supervision installe, furent pour moi les années d'un dialogue interne - et parfois externe - très intense. De ses marques laissées dans mes cahiers de notes - et en particulier de ceux de la supervision - je recopie quelques pensées du maître, notées à la suite de nos rencontres. Ces notes, tentatives d'emprise sur la trace de l'objet-rencontre, ne revendiquent pas d'autre authenticité que celle de la rencontre vécue. Elles se livrent au jour afin de s'entrecouper avec d'autres, similaires, pour faire surgir le sujet Pierre Fédida " au travail ".

Partant de sa position fondamentale que le prototype de la séance analytique serait le rêve, Pierre Fédida était très attentif aux risques que représentent une compréhension du matériel trop rapide, trop hâtive, et une activité interprétative abondante. L'analyste, d'après lui, devait laisser vivre en lui le refoulé de son patient, vivre ce temps comme une gestation, avoir la rêverie nécessaire de la femme enceinte envers son fœtus - là, il citait Piera Aulagnier -, rêverie libre et sans obstacles de la part de l'infans-réel-né qui puisse l'interrompre.

L'analyste devrait savoir se refouler, se retirer, pour laisser la place à cette activité fantasmatique. Ainsi, le risque de dévitaliser le processus analytique était évité et l'analyste se laissait aller à sa primitivité, sauvegardant l'animalité animiste qui serait la source de l'interprétation des symptômes.

L'intellectualisation des mots affaiblit leur capacité à toucher le corps. Le corps, en quête d'images et de mots, se présente sous trois niveaux : a) le corps dans le rêve : représentation symbolique n'obéissant pas à une symbolique générale mais à l'émergence du symbolique ; b) le corps dans l'hypochondrie ; c) le corps dans le mot d'esprit. Ce niveau infra-linguistique, préparé par le niveau du rêve, est le lieu de l'interprétation.

La " bonne " interprétation surgirait d'un état régressif. La régression du patient nécessite une mémoire régressive chez l'analyste, et Pierre Fédida se demandait si cette mémoire est liée à une inscription généalogique. Ainsi son intérêt se portait dans deux directions : du côté des identifications de l'analyste, voire, en sens inverse, de la décomposition moïque de l'analyste provoquée par la régression thérapeutique, et, du côté des inscriptions néo-généalogiques, par les mouvements transférentiels envers la personne du superviseur et l'institution psychanalytique. Ces mouvements transférentiels étaient attentivement analysés par l'analyste en formation - sous la bienveillante attention flottante du superviseur - afin d'éviter la suggestion, voire leur reproduction dans le transfert de la cure. Néanmoins, la notion de symétrie (symétrie de transferts, de régression entre analyste et analysant...) était plutôt repoussée en faveur de la notion d'analogie, du travail de la métaphorisation de l'analyste afin de créer l'espace de l'hallucination et du fantasme.

Tout en prêtant de l'importance aux demandes de transfert maternel, Pierre Fédida donnait la primauté au transfert paternel ; la relation avec lui prenait (pour moi) un caractère démoniaque, érotique et meurtrier. Mais lui savait se retirer, autant pour permettre qu'un système de pensée se crée grâce à l'hallucination et à l'absence, un système de pensée " prototype " pour le sujet et suffisamment " violent " pour qu'il puisse sentir dans tout travail intellectuel la force de la pulsion. Ainsi nous guidait-il dans, en, par, vers l'analyse. Démagogue, il (se, nous) posait des énigmes pour (se, nous) donner des réponses impossibles - Pierre Fédida : " Qu'est-ce que c'est l'analyse ? " Pierre Fédida : " Formuler la parole d'une langue. "

Le revenant

Dominique Blin

Les souvenirs affluent de rencontres étonnantes. Images éparses d'époques lointaines et récentes.

Ce jour-là, Pierre Fédida n'est encore ni mon professeur ni mon superviseur, cela aurait-il changé quelque chose ? Nous nous retrouvons entre amis, rue de Bièvre, dans un des mille bistrots du quartier, au fond de la salle, une apparition fantasmagorique : à une table isolée Albert Einstein travaille, il écrit sans discontinuer, au bout d'un certain temps, il relève enfin la tête, mon regard intrigué reste un instant de trop sur la coiffure tout ébouriffée, l'homme sourit, se présente : " Einstein ", il secoue un peu plus ses cheveux, il s'amuse, la fantasmagorie continue, le physicien chausse ses lunettes et se métamorphose en Marx : Groucho Marx, je précise, nous éclatons de rire, lui aussi. Pierre Fédida est là en voisin, ce bistrot est sa cantine.

Pierre Fédida aimait rire, il aimait jouer. Je revois Paris VII en ce début d'année universitaire 1974 ou 1975. Sa réputation au sein de la faculté le précède très largement, c'est, m'a-t-on dit, le cours où il faut être, aussi bien j'y suis. L'homme est généreux autant dans son apport que dans les notes qu'il délivre aux étudiants lors des examens. Je me remémore surtout ce premier cours où, tassée au fond d'un amphi plutôt dégradé, j'assiste à l'entrée en scène du professeur Fédida. Il lance son premier mot, le silence absolu règne dans l'immense salle : " l'objeu ", l'accent se porte sur le jeu, un léger souffle d'interrogation, de perplexité saisit la salle, la voix puissante au ton saccadé continue, " l'objeu ; titre que j'ai choisi de donner à mon cours cette année, titre d'un travail en cours " ; les mots s'enchaînent, nous savourons la richesse de sa langue, de sa pensée. Il nous entraîne dans une valse d'expressions : " Objeu-objet, jeu et objet, jeu de l'objet, jeu d'objet, jet se fait jeu, travail de jeu, travail de rêve, travail du jeu mais aussi de l'objet, objets de toutes sortes, transitionnels, fétiches, reliques, jeu de l'enfance et de l'enfant, espace du jeu, espace de rencontre, espace thérapeutique ", Pierre Fédida jette les mots dans l'espace, l'amphi s'est transformé en espace de création, en espace de jeu. Le Maître s'adonne au jeu, il nous offre le plaisir, il joue avec nous, le charme du jeu et des mots nous touche, ces mots fusent sans doute largement au-dessus de nos têtes, en tout cas au-dessus de la mienne. Fascinés, nous découvrons l'inventivité de ce nouveau professeur. Un article est en préparation, il le précise. Ici, il est en train de l'écrire. Le texte paraît dans *Psychanalyse à l'Université* en 1976, le texte modifié reparaît quelque temps plus tard dans son livre *L'absence*.

C'est, bien sûr, à l'APF, au cours de conférences, de séminaires, que je fais la connaissance de Pierre Fédida dans son " être analyste ", et c'est lors des trois années de supervision que je l'approche davantage. Il savait si bien faire participer à sa réflexion, faire partager sa pensée, je l'entends encore associer, évoquer des " séquences de cures ", construire, élaborer, transmettre avec passion sa clinique, l'actuelle et la plus ancienne : comme celle qu'il

pratiqua à la clinique Bellevue auprès de L. Binswanger. De tous ces temps d' "entretiens intimes ", de confrontations, je retiens particulièrement ceux où, à partir du matériel que je présente, il introduit ses travaux en cours. Ce jour-là, alors que je cherche à représenter la patiente, je dis : " une femme-enfant ", il m'arrête, en un tour de mots il bouscule le sens : " une enfant-femme, non une femme-enfant, Nabokov met bien en évidence la nuance "- Lolita apparaît, Cathy (tableau de Balthus) l'a rejointe. Un autre angle de vue en moi s'élabore, mon regard a bougé, une patiente nymphette se révèle. Il pré-pare alors une conférence sur Vladimir Nabokov.

Durant ces rencontres, le clair et l'obscur se côtoient. Qu'ai-je en effet saisi du concept " vol de transfert " conçu sous mes yeux ? " Vol de transfert ", dit Pierre Fédida ; il marque une pause, " votre patiente est tout simplement une voleuse de transfert ", un nouveau silence, plus long cette fois-ci, de mon côté ; l'énigme reste entière, je suis sans voix ; il reprend : " Vous pensez que cela existe le vol de transfert ? " ; il rit, il m'interroge autant qu'il s'interroge.

Admirable dans sa juste présence à l'autre, au fil des entretiens je découvre Pierre Fédida dans sa capacité à être au plus près de l'autre : à chaque fois il me donne le sentiment, dès l'instant où nous sommes ensemble dans l'espace fermé de son bureau, que je suis la seule personne intéressante, celle qu'il souhaite écouter. Pourtant le lieu laisse dévoiler le travail intense, livres et thèses entassés, dossiers posés de-ci de-là, courrier entreposé, mais surtout les innombrables sonneries émanant d'appareils de toutes sortes : portables (plusieurs), bip, téléphone traditionnel, fax, et je ne sais quoi d'autre - ces sonneries qui, dans le temps d'intime tranquillité, viennent rappeler les innombrables activités menées de front. Comment faisait-il ? J'ai pu le voir fatigué, essoufflé, mais débordé, jamais.

En février dernier, Maurice Blanchot vient de mourir. Sur France Culture ce soir-là se rediffuse, en hommage au poète, une émission déjà ancienne programmée quelques années auparavant ; Derrida, Kristeva, Lévinas sont annoncés, ils se succèdent à l'antenne, j'écoute ; la nuit avance, ma vigilance s'atténue ; à une heure avancée du matin, envahie de sommeil, mon attention se relâche ; surgit alors des profondeurs la voix chaude aux intonations incomparables : Pierre Fédida fait retour, il me réveille. Ainsi, trois mois après sa mort je l'entends parler de " l'écriture de la nuit ", ici, dans mon espace intime, je suis ébahie, il évoque " celte écriture de la nuit si particulière chez Blanchot, cette écriture des 3, 4 heures du matin " - je le cite de mémoire.

Magie, étrangeté de l'écoute de la nuit, écoute si particulière, je retrouve la chaleur de la voix qui sait, encore une fois, dévoiler l'épaisseur du mot, j'éprouve une douleur intense : douleur de l'absence. Il me manque.

Mémoire de Pierre Fédida

Pierre Ferrari

Ma première rencontre avec Pierre Fédida fut silencieuse : il m'avait devancé sur le divan analytique de Georges Favez et le hasard des horaires de séance avait fait qu'il nous arrivait de nous croiser, à une certaine époque, dans la rue qui menait chez notre analyste commun.

Dans cette rencontre, l'un comme l'autre, nous avons compris que le moment n'était pas à la parole. Un simple échange de regard, un discret signe de tête suffisaient. Nous étions engagés dans le même voyage analytique. Nous partagions une même expérience. Nous appartenions à la même famille. Un lien fraternel analytique silencieux s'était noué. Il n'y fit jamais allusion sauf une fois, bien des années plus tard, alors que bien d'autres contacts s'étaient établis entre nous ; il me dit très simplement un jour, au décours d'une conversation " Ça crée tout de même des liens de filiation analytique d'avoir partagé le même divan ". Nous nous mîmes, comme des frères, à évoquer quelques souvenirs d'un passé familial commun.

Bien qu'il ne me le dît pas ce jour-là, je compris plus tard qu'il y avait, dans sa phrase, comme une invitation à poursuivre avec d'autres le tissage du lien analytique.

Je le compris plus clairement lorsque, quelques jours après sa disparition, une jeune femme qu'il m'avait adressée pour une thérapie me dit ces quelques mots au cours d'une séance : " Vous savez pour Pierre Fédida... ". Comme je lui indiquai que je savais, elle ajouta : " Vous vous souvenez que c'est grâce à lui que nous nous sommes rencontrés et que nous avons établi ce lien. " Avant de nous quitter, elle me dit ces simples mots : " C'était un homme extraordinaire. "

D'autres liens plus professionnels se mirent en place plus tard, mais ils gardèrent toujours le fondement fraternel qui fut celui de nos premières rencontres.

La supervision d'une cure analytique fut un autre temps fort. Il avait une manière très personnelle d'être analyste superviseur, une manière empreinte d'une sorte de passion analytique contenue. Il restait silencieux quelque temps, mais derrière ce silence se percevaient la qualité et l'intensité de son écoute. Un travail associatif et interprétatif semblait se faire silencieusement en lui à l'écoute du matériel que je lui proposais.

Ce travail devenait quasiment perceptible et semblait venir prendre place entre nous, avant même qu'il ne fût livré par la parole. C'était un moment rare, comme une invitation faite au supervisé à reprendre et à poursuivre le travail associatif et interprétatif interrompu de la séance avec son analysant. Il semblait ainsi inviter l'analyste à reprendre ce travail et à se saisir de l'interprétation qui devenait ainsi co-construite par nous deux.

L'interprétation paraissait venir se déposer là comme un objet commun précieux entre nous. Une compréhension nouvelle, une sorte de fulgurance venait éclairer cet analytique placé là. L'élaboration théorique, toujours présente mais jamais plaquée, semblait sourdre

tout naturellement de ce travail. Jamais enfermée dans un quelconque dogmatisme, elle se situait comme référence tierce entre nous, vivante et mobile. Pierre Fédida était aussi un superviseur vigilant, attentif notamment à ne pas se laisser piéger par le traumatique ou le factuel." Désenclaver le traumatique " était une expression qu'il aimait employer pour souligner la nécessité de replacer celui-ci dans la dynamique fantasmatique et transférentielle.

Le psychanalyste était aussi un enseignant et un chercheur. C'est dans le cadre de ses fonctions d'enseignant et d'universitaire qu'une collaboration de travail d'un autre ordre s'établit entre nous. Pierre Fédida co-dirigeait la *Revue internationale de psychopathologie* avec Daniel Widlöcher. Il avait créé le Laboratoire de recherche en psychopathologie fondamentale à l'Université Paris VII et le Centre d'étude du vivant au sein de cette Université. La création de ce centre me paraît constituer une illustration de la particulière richesse de sa personnalité.

Son ouverture sur les disciplines qui prennent pour objet l'étude du vivant, son goût pour les rencontres interdisciplinaires, la faculté qu'il avait de créer des ponts et des passages entre les disciplines, son aisance à dégager des interfaces entre elles ou encore à repérer des problématiques ou des courants transdisciplinaires communs, ont constitué des exemples pour beaucoup d'entre nous, engagés souvent dans des démarches similaires avec des collègues d'autres disciplines, notamment des neurosciences. Dans ces confrontations, Pierre Fédida faisait certes preuve de son esprit d'ouverture, mais n'en gardait pas moins, et c'est cela aussi que nous apprécions, un marquage fort et rigoureux de son identité analytique.

C'est autour de la psychopathologie, que Pierre Fédida considérait comme fondamentale, que s'est mis en place notre travail de collaboration dans le cadre, notamment, de l'Association européenne de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent que j'avais, avec d'autres, créée. Il a participé à presque toutes nos manifestations scientifiques. Comme nous, il se montrait soucieux de maintenir vivante la pensée psychanalytique au sein de la compréhension de la psychopathologie de l'enfant comme de l'adulte, soucieux d'aider par la reconnaissance des mouvements inconscients et transférentiels au processus thérapeutique. Ses interventions étaient toujours d'une richesse extrême, avec souvent des développements imprévus parfois, complexes, pas toujours intégralement assimilables à une première lecture. La relecture de ses interventions laisse parfois apparaître longtemps après, des sens, des voies et des orientations nouvelles qui n'étaient pas apparus lors de la première approche. C'est là sans doute un des effets à la fois de la richesse et de la complexité de la pensée de Pierre Fédida.

Deux de ses écrits, publiés dans le *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, me reviennent ainsi en mémoire dans le cadre de cette coopération de travail avec lui :

- " Sur les rapports mère-enfant dans le contre-transfert ", où Pierre Fédida, reliant analyse d'enfant et analyse d'adulte, réfléchit profondément à la détermination maternelle préœdipienne du contre-transfert.

- " L'oubli du meurtre dans la psychanalyse ", un texte dense où il articule violence, oubli du meurtre, place du psychanalyste et du langage dans la cure.

Pierre Fédida nous a quittés. Lui qui a tant et si bien parlé de l'absence, au fondement du psychisme humain, s'est absenté." L'absent est une figure du retour ", a-t-il écrit. C'est ce retour de Pierre Fédida dans ma pensée que je viens d'évoquer, tentant ainsi de lui rendre hommage et d'apporter ma contribution à l'"œuvre de sépulture" vis-à-vis des images intérieures de ceux qui se sont absentés, œuvre à laquelle il attachait tant d'importance dans le déroulement de la cure.

Transmission

Cristina Lindenmeyer-Saint Martin

C'était en 1989, quelques mois avant mon départ pour la France. Je me suis rendue à une conférence donnée par un psychanalyste français qui se trouvait, à ce moment-là, à Porto Alegre au Brésil. Sa conférence portait sur " la complexité de la situation analytique ", et à la fin de celle-ci j'eus la chance de lui être présentée. C'était alors la belle saison, avec une douce chaleur et un ciel moutonné de blanc, et je me retrouvai face à quelqu'un qui tout à la fois m'impressionnait et m'enthousiasmait. Nous étions au centre d'un grand amphithéâtre entourés de beaucoup de monde, et la toute jeune psychologue que j'étais se sentait très intimidée. Originnaire d'un État du sud du Brésil, je n'aurais jamais imaginé me retrouver un jour en présence d'un des plus grands psychanalystes français." Je vous présente Monsieur Pierre Fédida. " Avec un sourire il me tend la main. Ce sourire portait un costume vert foncé avec une cravate discrète, des cheveux gris rejetés en arrière comme par un coup de vent. Le sourire était d'une courtoisie extrême, de celle qui s'adresse à quelqu'un que l'on a choisi. À cette différence près que l'on se sent davantage élu que choisi : vous étiez là et vous étiez des " siens ". Pierre Fédida me dit : " C'est une très bonne chose que vous veniez en France, nous avons besoin de jeunes. " Banal ? Non, rien n'était banal et, à partir de cet instant, mon parcours ne le sera plus jamais. C'était des mots de " bienvenue " et je les entendis ainsi quand ils furent prononcés ; ils furent à l'origine d'un parcours riche d'enseignements auquel la personne de Pierre Fédida allait être irrémédiablement liée. Je quittai le pays de mon enfance et vins faire ma thèse de doctorat avec lui. Ce Monsieur au sourire était pour moi une figure paternelle et il le savait." Ma petite ", ainsi me présentait-il, façon affectueuse de me soutenir dans ma démarche. Pierre Fédida avait un style où la passion de l'analyse infiltrait toute sa pensée et transparissait dans la force de sa voix.

Dans son projet universitaire, ce qui correspondait à mon propre questionnement était, entre autres, l'idée de penser la recherche psychanalytique en alliant la réflexion à l'imagination créative de la situation clinique. Pouvoir discuter ou être en supervision avec lui furent pour moi des moments d'intense expérience analytique, comme est encore intense aujourd'hui l'émotion avec laquelle je trace ces quelques lignes en tentant de rester fidèle à ce qu'il m'apprit, c'est-à-dire choisir mes mots avec soin. L'émotion est la même, même si les raisons diffèrent. Ce petit texte vous est dédié, Pierre Fédida. J'ai un devoir envers vous : parler, transmettre à d'autres ce que vous m'avez offert.

Certains de vos textes me font rêver, d'autres me rappellent la complexité de la clinique, mais aucun ne peut échapper à ce qui est l'essentiel : l'honnêteté avec laquelle nous parlions de la situation clinique.

Pierre Fédida a toujours poursuivi, et ce jusque dans ses derniers textes, à partir de sa pratique analytique avec des patients limites, son questionnement sur le transfert et le

contre-transfert en s'appuyant sur l'exemple de ces cures difficiles qui mobilisent l'analyste dans ses capacités à être interpellé au plus profond de lui-même." Comment est faite la parole d'un analyste lorsqu'il écrit ou lorsqu'il expose verbalement ses réflexions ? Il faut, en somme, supposer que la parole d'un analyste témoigne de son écoute dans la cure.(1)"

Cette phrase de Pierre Fédida met l'accent sur le soin éthique ; celui-ci revêt sans aucun doute une valeur épistémologique qu'un psychanalyste se doit d'apporter à ses écrits en définissant son horizon méthodologique. Ce qui m'amène à reprendre quelques-unes de ses considérations. L'une d'entre elles consiste à envisager la question du symptôme à partir de la perspective clinique. Plutôt que de supposer l'existence d'un pathologique essentiel et d'un normal idéalisé doté d'une fonction identificatrice où le symptôme serait déchiffré en référence à une topique des instances, le symptôme est pensé en tant que crise : à la fois comme incidence locale, moment d'intervention et dysfonctionnement critique. Le normal et le pathologique, en l'occurrence, sont pensés selon une spatialité non plus de la topique mais de la crise. À ce propos Pierre Fédida écrit : " Dans une telle perspective, il ne s'agit certainement pas de vider de leur contenu des notions telles que "trouble pathologique", "maladie", "normalité". Il est plutôt question de savoir comment théoriser ce qu'on appelle processus psychique en pensant le critique comme événement-processus porteur d'intelligibilité psychopathologique.(2)"

Ces considérations sur la crise et la situation analytique nous renvoient à l'importance de la description phénoménologique, et plus exactement à celle des formes sensorielles intensives du corps. Pierre Fédida précise à ce sujet : " Ce que j'ai appelé ailleurs activité de construction du langage dans la cure confie, en effet, à la situation analytique la responsabilité que reçoit le langage de la parole ; cette responsabilité, vigilante d'un neutre de la non-réponse, accorde au silence le pouvoir de réception des formes - éminemment sensorielles (voix, sensation de visages, état de corps, tonalités de mots...) - et de les laisser s'écrire/se dessiner en mots encore " grammes ".(3) Cette compréhension du symptôme en tant que théorie autochtone de soi souligne l'idée que chaque cas détient la potentialité d'une symptomatologie individuelle et requiert dès lors une construction métapsychologique propre. La possibilité, pour l'analyste, d'appréhender cette symptomatologie individuelle va impliquer de sa part une traduction à la fois du texte théorique et du contre-transfert. Dans la perspective de cette compréhension du contre-transfert ou, mieux encore, de ce qui se passe dans la situation analytique, la technique ne relève pas tant du savoir de l'analyste que de sa capacité à expérimenter une certaine variété d'affects en apprenant à les discerner dans sa compréhension des affects des autres, sans les confondre avec sa propre personnalité. Ce que nous voulons souligner ici est la place particulière que l'épreuve du contre-transfert avait dans la clinique de Pierre Fédida.

Pierre Fédida aborde la complexité de la situation en portant sa réflexion sur les patients limites ou sur ceux qui, au cours du travail analytique, présentent un fonctionnement limite. Certains auteurs parlent à leur sujet de menace de suffocation, de paralysie psychique ;

1. Pierre Fédida, " Topique, *contre-transfert*, Paris, PUF, 1992, p. 34.

2. Pierre Fédida, " Topique des instances et topologie des réseaux in *op. cit.*, p. 194.

Pierre Fédida, lui, propose " l'effort pour dissocier l'analyste, pour le confondre et le rendre confus ou encore pour l'envahir sous la pression de dangers mortels encourus (effort qui) va de pair avec un défi destiné à le confronter à sa propre impuissance "(4). L'idée, c'est que le patient limite remet en cause le pouvoir de l'analyste, sa capacité à penser vrai, en même temps qu'il confond les références terminologiques et alimente des discussions sans issue. Pour Pierre Fédida, la problématique de cette clinique est de s'installer dans des " identifications imaginaires contre-transférentielles ". Il poursuit en précisant que l'analyste est, dans ces situations, interpellé par le patient dans sa personne humaine : " l'analyste doit veiller à lui garantir cette situation alors qu'il sera mis au défi de rester analyste sous la provocation des passages à l'acte "(5). Le cadre a ici un rôle essentiel, car il va inclure tout ce qui fait référence à la vie du patient. Cette " capacité d'imagination éthologique du cadre " est la ressource de la pensée de l'analyste. Mais la richesse de cette " ressource dépend pour une large part de la réceptivité de l'analyste au détail et de la résonance prise par le détail pour produire métaphoriquement une interprétation "(6). Mais les choses se compliquent en ce que la moindre rigidité comportementale de la part de l'analyste fait violence au patient qui, lui, ne supporte pas la moindre négligence sur le mode d'une familiarisation " humaine ". Au contraire, le patient demande à être écouté et compris. S'il est attendu de l'analyste qu'il ait une position maternelle (au sens de Winnicott), cela induit toutefois des attitudes contre-transférentielles qui constituent les conditions limites de l'analyste. Ces conditions sont entendues comme " conditions intenables des identifications contraires simultanées et condition sollicitée par le patient de ne jamais cesser d'être réceptif tout en ne se laissant pas rendre rigide (et donc disciplinaire) et non plus tout en ne tombant pas dans le leurre du rapport humain "(7).

En fait, la difficulté à instaurer une situation analytique induit l' "illusion symétrique " qui est produite comme phénomène de dénégation. Cette illusion de symétrie produite par le patient est due à son fonctionnement psychique, c'est-à-dire qu'il normalise les " idéaux de relation ", il incarne la " fiction de l'alter-ego " ; cela n'est possible et ne peut avoir un effet thérapeutique que parce que l'analyste n'est pas la mère, et que le patient n'est pas son enfant. Ce que l'analyste ressent en lui témoigne de ce qui se passe chez le patient et traduit la répétition dans laquelle le patient cherche à l'attirer. Ici s'impose la notion de dissymétrie dans la situation analytique, où sont pris en compte le cadre, la situation qui accompagne l'acte de la parole et le silence comme conditions essentielles. " La dissymétrie de la situation analytique est certes symbolisée par des valeurs instituées au moyen du cadre (les séances, leur fixité, leur durée régulière, le paiement, la stabilité du lieu, la matérialisation des places occupées...) mais - en tant que situation - elle ne relève pas d'un contrat (sémiotique) car elle ne s'instaure que d'une rupture de communication qui est la condition pour qu'une parole prenne langage du silence qui l'écoute et l'entend."(8) Pour Pierre Fédida ce sont ces moments de dysfonctionnements critiques, cet ensemble de processus ne se manifestant pas seulement en paroles, mais à travers le corps, et le silence, qui vont donner naissance à des instants uniques où la singularité parvient à s'affirmer.

Pierre Fédida est parti. J'aurais tant aimé partager encore de la parole et du silence.

4. Pierre Fédida, *Crise et contre-transfert*, *op. cit.*, p. 150.

5. *Ibid.*, p. 146

6. *Ibid.*, p. 149

7. *Ibid.*, p. 155

8. *Ibid.*, p.1

À présent, les traces du silence...

Catherine Cyssau

Le rêve n'est-il pas la seule façon recevable de parler de soi ? Pierre Fédida aurait pu le penser, lui qui ne se confiait guère, en livrant sans détour l'essentiel de lui et parfois avec " une brutalité étrangère ", comme André du Bouchet, son ami et le mien qui le précéda dans la mort, put le dire à propos de la main qui écrit.

L'instauration de ma pratique clinique de psychothérapeute puis de psychanalyste est parcourue par un échange ininterrompu avec le psychanalyste, praticien, penseur, inventeur, Pierre Fédida. La première fois où j'ai pu oublier mes références livresques, renonçant à l'imitation appliquée d'un modèle pour trouver le libre penser au contact singulier du patient (1), la jeune fille que je recevais à l'hôpital avait quinze ans, elle était mutique, délirante, hallucinée. Sous la pression suggestive de la pensée de Fédida, qu'à l'époque je ne connaissais pas, j'ai osé des figures de résonance, osé faire résonner le silence, la jeune fille a pris ma voix pour parler (2).

Ni biographe ni nostalgique, la question qui me préoccupe n'est pas d'honorer Pierre Fédida - bien ou mal, la vie s'en est chargée - mais de pouvoir dire où la figure réminiscence d'une absence, qui qualifie sa juste présence au temps de l'analyse, s'actualise en personne (3), et transforme une pratique qui est la mienne. Le choix délibéré d'une parole qui cède le moins à la confiance est le seul hommage que je puisse rendre à Pierre Fédida ; un hommage qui ne cède pas à l'incorporation appropriante de l'autre à soi où il perdrait sa légèreté et son centre de gravité et où j'aurais perdu la libre assise d'une pensée, d'une pratique et d'une vérité d'écrire qui a fondé notre rencontre durable dans la vie.

Il est pourtant vrai que si je peux laisser *venir au jour* la fonction de transmission psychanalytique de Pierre Fédida et l'enjeu des mouvements contre-transférentiels-transférentiels dans les cures, comme je vais tenter de le dire, je ne le peux que depuis l'assise d'une autre mort, un an et demi avant la sienne, la mort d'André du Bouchet, cette perte qui m'a laissée mutique, y compris avec Pierre, y compris dans la sollicitation où la séparation définitive d'André nous laissait seuls ensemble pour parler de lui. Je n'ai pas pu. Je ne peux pas encore lire un poème d'André du Bouchet. Mais l'écriture, avec Pierre Fédida, ne s'interrompt pas avec sa mort. Elle est plus que jamais le centre de gravité d'une bien étrange forme de supervision (4)...

1. J. Ludin, "La création du sujet", *Documents & Débats*, n°50, 1998.

2. Cf. "La voix en visage", in *La Licorne. Penser la voix*, 1997. Et ma communication "La voix sous le sens", prononcée à l'Université de Nice le 14/12/2002.

3. F. Villa, "Et quand c'est la personne même de l'analyste qui est l'obstacle", *Documents & Débats*, n°55, 2001.

4. Mon choix de l'APF comme institut de formation fait partie des nombreuses transmissions que je dois incontestablement à Pierre Fédida.

Dans les mois qui suivirent "votre" mort, les figures évocatrices du père se firent insistantes à l'oreille, les transferts dévoilaient une ressemblance ou une contiguïté dont l'intimité étrangère oeuvrait à rendre mémoire à une métaphoricité contre-transférentielle du père pour l'analyste, en ses rapports avec l'identification primaire. Un travail de sépulture, qui consiste à rendre l'oubli du père vivant pour l'oublier de sa vraie mort, va s'ouvrir depuis une mutualité asymptotique du contre-transfert et du transfert. La mutualité des transferts entre l'analyste et l'analysant, remarquée par Ferenczi, se doit de rester implicite en raison de la dissymétrie de la subjectivation de sa mort par l'analyste, et du fait de l'antériorité de l'analyse de l'analyste. Elle vient déployer la résonance intrapsychique de l'*Einfühlung*, l'analyse atteignant de profil la séparation, celle de la mort, celle des deux scènes psychiques, par ce pas de côté qui "rend la vie supportable"(5).

Au fil de certaines séances, des évocations de points de fascination peuvent évoquer une ressemblance où l'image en transférance rapproche le masque du vivant avec le mort. C'est une soumission impuissante de la fille à l'impuissance agie d'un père. Ce père, un homme mort, n'a-t-il pas dit à sa fille que les hommes sont sales, qu'ils se vident de leur sperme dans la femme, et que c'est elle qui est responsable et doit savoir s'en protéger. Cet autre père, mort également, n'a-t-il pas déclaré à sa fille le désir physique qu'il avait d'elle, à la sortie du cimetière où il s'était rendu, avec elle, sur la tombe de son propre père. C'est une crainte du ridicule, à l'image de son corps d'homme, qui oblige cet homme à penser à sa mort avec fréquence pour ne pas perdre la face en mourant ou en faisant l'amour. La perte dans la vie est, pour certains, plus grave que la mort (6). Quand on meurt, on part. Pour garder son père vivant, il peut être préférable de le faire mourir. Mais la résistance du père au temps est infinie, l'oubli sait le maintenir en vie.

La question du meurtre du père, qui s'enracine dans la résolution œdipienne, n'est pas toujours d'abord pensable. Non que le désir de meurtre ne soit présent, mais il vise par-fois la mise en acte d'un meurtre narcissique, mélancolique, et qui vient dangereusement osciller entre l'objet et le sujet. L'acte de meurtre en question se trouve alors loin de la résolution fantasmatique que Freud confère au meurtre du père dans la symbolisation œdipienne. Il se rapproche davantage de la fiction originaire phylogénétique chez Freud, à propos du meurtre du père primitif de la horde, par le plus jeune fils d'une mère narcissique, devenue mélancolique sous le poids de la tyrannie du mâle dominant. Comment produire un refoulement de l'acte de meurtre narcissique et œuvrer à sa transformation en fantasmes ?

L'enjeu élaboratif consiste à ouvrir la mémoire à la mort du père ; une mort qui s'est déjà produite sans avoir eu lieu, dirait Winnicott, afin d'élaborer son destin psychique d'oubli. Il s'agit moins de tuer le père que de trouver la possibilité psychique d'enterrer un père oublié, qu'il soit délégué à l'image du tyran despotique, pervers, ou relégué dans l'insouciance d'une "légèreté de l'être" des pères démissionnaires, pour le dire avec Kundera. Car ces pères, les idéalisés comme les déçus, ne sont ni identifiables ni attaquables. Pour mettre fin au meurtre

5. S. Freud, "Notre rapport à la mort", O.C., t. 13, p. 157.

6. Cette partie prend partiellement appui sur deux communications: "Le père et la dette de sépulture", in *La dette*, Université de Tunis, 31/01/03; et "Sur les traces d'un père dans la problématique des cas limites", in *L'oubli du père*, Université Paris V et CEP Paris VII, 29/03/2003.

narcissique, un travail de sépulture est alors nécessaire. Le travail d'oubli qui va devoir s'effectuer pour sortir la figure paternelle des clivages idéalisants qui ont figé son destin, appelle d'abord une mise en oeuvre du refoulement originaire depuis lequel seulement un retour du refoulé des matériaux infantiles, œdipiens, deviendra disponible et figurable. Comment va pouvoir s'effectuer ce travail de sépulture en quoi consiste le renversement d'un père oublieux de sa fonction en un oubli du Père qui ordonne la temporalité psychique et restaure une continuité généalogique ? Comment subjectiver la mort du père au cours d'une analyse ?

Je vais rappeler un court récit clinique de Pierre Fédida : " Tout s'était apparemment si bien passé jusque-là comme dans ce rêve de début d'analyse où son père est dans un profond coma mais semble au loin et au fond du tremblement de terre réagir aux échos de la voix. Dans son rêve - qu'elle aurait aimé ne pas faire - Dominique est auprès de son père, elle ne lui parle pas car elle n'a pas de réponse à attendre de lui, placé dans l'état de mort apparente. Elle parle d'elle auprès de lui sous la seule forme allusive qui soit possible lorsque la parole se garde d'être intrusive par sa demande. Dans le rêve, Dominique sait que si elle lui parlait directement, elle pourrait commettre à son encontre un meurtre. Car le meurtre est impatience de l'attente. Il ôte aux vivants leur seule et légitime espérance de s'approprier dans leur vie leur propre mort ; ou comme on dit communément, de préparer sa vie à la mort. Dans le rêve encore, elle parle légèrement à l'écart de son père, sa voix orientée vers le mur qui lui fait face. Et sa voix est comme le voile des paupières mi-closes qui abrite une étrange mémoire aux souvenirs imperceptibles. C'est alors qu'elle s'aperçoit - en marge - que la parole réminiscente de cette voix fait entendre, venant de la nuit du coma, un souffle de résonance. En ce sens, l'analyse de Dominique fut l'accomplissement de ce désir de rendre vie au père afin qu'il puisse mourir de sa propre mort. Et l'impatience de commencer l'analyse s'était entendue comme une effroyable angoisse que le père vint à mourir sans avoir retrouvé vie ou encore qu'il fût déjà mort incarcéré ou étouffé par son oubli. " (7)

Prise en tant que fonction paradigmatique, la mort du père construit l'œuvre de sépulture qui dispose le psychique du vivant à ne plus se confondre avec l'ignorance de sa mort. L'œuvre de sépulture, concept que crée Pierre Fédida pour le distinguer du refoulement et du travail de deuil, consiste à " ouvrir l'image " de la représentation de façon à rendre le mort à la matière de ses figures - des ombres, des apparences -, à " son défaut d'être "(8) qui convient à la réminiscence des morts. Car, dit Fédida, " La mémoire ne suffit pas à la substance des morts ". La substance des morts : " une matérialité d'âme ", façonnée " des affects et des tonalités d'images "(9) ; elle construit la mémoire de l'oubli et la réminiscence du rêve.

Camille ne veut pas laisser de traces, elle tient à quitter les lieux sans marquer son passage. Dans le champ professionnel, elle a cherché et obtenu la liberté de la marionnette. Pour l'écrivain Von Kleist, les marionnettes " ont (...) l'avantage d'échapper aux lois de la

7. Pierre Fédida, " Le temps à l'envers ", in *La nostalgie*, Autrement, n° 141: *Mutations*.

8. Pierre Fédida, " Le souffle indistinct de l'image ", in *Le site de l'étranger, La situation analytique*, PUF, 1995.

9. Pierre Fédida, *Des bienfaits de la dépression*, Odile Jacob, 2001.

pesanteur. Elles ne savent rien de l'inertie de la matière, de cette qualité des plus contraires à la danse, parce que la force qui les tire vers le haut est plus grande que celle qui les soumet à la terre... Les poupées, comme les elfes, n'ont besoin du sol que pour le frôler et ranimer l'élan de leurs membres sur cet obstacle momentané... "(10) Camille travaille en tant qu'intérimaire, elle décrit cette position plus libre qui fait d'elle un objet. L'objet n'a pas d'histoire, comme la marionnette il est suspendu à son fil et ne risque pas de perdre ses traces puisqu'il n'en a pas, mais ressemble à ce trapéziste d'une nouvelle de Kafka qui avait " organisé sa vie de telle manière, qu'aussi longtemps qu'il travaillait dans le même établissement, il restait jour et nuit sur son trapèze " (11).

Le sujet peut laisser des traces, mais peut aussi risquer de les perdre. L'œuvre de sépulture évite la disparition sans tomber dans la mélancolie du souvenir. Dans l'histoire familiale de Camille, on perd la trace de ceux que l'on aime. Sa mère est née d'un père porté disparu de la guerre de 1939, qu'il faudra plusieurs mois d'attente avant qu'il soit déclaré tué au front. La mère de Camille n'a jamais connu son père. Puis, assez jeune, placée à la campagne, elle se trouva séparée de sa mère. L'insécurité de la guerre contraint ensuite l'enfant, avec d'autres enfants confiés à la Croix-Rouge, à passer la frontière à pied vers la Suisse. C'est ainsi que sa mère perd sa trace. La grand-mère de Camille vit la disparition de son mari, puis de sa plus jeune fille, l'un et l'autre emportés par la guerre et l'occupation. La mère de Camille, une enfant alors, a dû, pour sa survie, passer la frontière " en douce... ". Dans sa fuite, elle perd ses propres traces et les traces de ses parents. Laisser une trace aurait fait encourir au groupe le risque de ne pas survivre. J'éprouve, dans la séance, le poids oublié du silence des disparus. Alors, seule la mort peut libérer de l'impossible séparation qui lie la marionnette à son fil. La mort rend libre en affectant. La marionnette n'a qu'un " avantage négatif "sur " l'âme du danseur ", elle ne serait jamais affectée, selon Von Kleist.

Cadavériser la mort du proche est un mode de contrôle qui peut éconduire le travail d'oubli que le transfert, au cours d'une cure analytique, offre à la mémoire d'aviver. L'œuvre de sépulture est auto-engendrée à partir de la résonance contre-transférentielle et des échos du transfert. Ce qui s'oppose principalement à son émergence, c'est l'inflation de l'analyste en personne, telle que la psychothérapie la propose.

J'ai rencontré Véronique six mois auparavant, avant qu'elle fasse un voyage de plusieurs mois dans sa famille à l'étranger. De retour, elle reprend contact pour cette seule consultation. Le dispositif psychothérapeutique, la précarité d'instauration du transfert à ses débuts, l'âge de l'adolescence, peuvent expliquer la captation moïque d'un deuil présent de l'analyste et la contrainte réactionnelle qui va dominer cette consultation placée sous le signe des cadavres." La mort m'étouffe ", sont ses premiers mots. Ils précèdent une énumération de symptômes d'enfance, peut-être est-ce la mémoire de sa mère. Claustrophobie, peur du noir, sevrage tardif du biberon, énurésie persistante, et ce qu'elle appelle " sa mort psychique, enfant ", un mutisme hormis avec son frère aîné avec lequel elle vit maintenant en France.

10. Heinrich von Kleist, *Les Marionnettes*, GLM, 1947.

11. Franz Kafka, *Un artiste de la faim*, Gallimard ("Folio"), 1980.

Elle se met à le faire parler, disant qu'il veut devenir embaumeur des morts. Il s'agit de les maquiller, de les vider de leurs viscères et excréments pour ne pas qu'ils puent, leur coudre les lèvres par exemple, la langue, les paupières, etc. J'apprends incidemment que Véronique vient d'enterrer son grand-père maternel dans son pays d'origine. Elle décrit le rituel de sépulture. Elle ne se montre aucunement émue, ni même troublée par son récit fantastique, ce qui n'est pas mon cas." L'anatomie fantastique ", comme l'a nommée Fédida, et le sadisme dévolu au traitement sans état d'âme du cadavre, durant cette consultation, divulguent l'incestuel du couple fraternel, où le cadavre cache mal le sexe, et impose une retraite offensive à Véronique que je ne revois pas.

Pour que *le mort* ne soit pas réduit à sa cadavérisation, un temps d'affectation, dans les deuils des vivants qui sont ses proches, est nécessaire, sans doute parce qu'un mort qui ne nous est pas étranger, avant d'être effrayant, nous est aussi intimement proche que le corps d'un enfant endormi l'est à sa mère. L'émotion des affects que la perte d'un proche déclenche, acquitte ce mort d'être seulement un cadavre, lui offrant de retrouver une intégrité de ressemblance avec lui-même, aux yeux de ceux qui l'aimèrent. C'est un temps qui n'a rien de la nostalgie fantomatique de la mémoire attristée du souvenir. Il s'agit, au contraire, de faire vivre l'âme du disparu en laissant apparaître la réminiscence émouvante et vive de sa vue qui forme, pour Fédida, " les figures des visages internes ".

" Ouvrir l'image "(12), laisser se désagrèger le rêve, revient ensuite, chez le vivant, à dépenser la passion des apparences, à retrancher le visage aimé pour le laisser gagner l'inassignable lieu psychique de la mort en vue - la sienne avec la mienne - que *le mort* par *la mort* désigne dans la langue et ne représente plus. La mort du père rend possible le contact, d'abord, avec la substance vive, pour ainsi dire matriarcale, qui est l'essence du deuil. Depuis ce contact, un renversement de la proximité intime du mort, dans la continuité d'existence de la mort, anime le silence d'une parole imprononçable ouverte sur sa respiration. *Ici en deux*, pour le poète André du Bouchet. Le langage qui se tient au plus juste de cette séparation, en elle-même intraduisible, protège la vie psychique d'un risque d'expansion immortalisante. C'est la mort qui défait les images et soutient le langage.

Ce trajet dans la cure supposera de déjouer l'analyste en personne de la relation intersubjective - comme l'indique Jacques Lacan dans ses " Variantes de la cure-type " -, afin que la régression imaginaire des constructions du transfert rencontre l'attraction contre-transférentielle des zones de résistance issues du refoulé de l'analyste. C'est par l'utilisation de l'objet que peut s'effectuer une identification primaire entre la figure paternelle du patient et celle d'un père de l'analyste. Mais cette identification, pour être primaire, n'est pas inscrite immémorialement dans le passé, elle s'actualise dans le nouage du transfert et du contre-transfert à travers la répétition au présent où elle devient le centre de gravité du " traitement d'âme " qui fonde la cure analytique.

12. Pierre Fédida, " La mort tuée par son silence même ", in *Le site de l'étranger, op. cit.*, pp. 94, 96, 100: "Ce qu'on appellerait le deuil ne serait rien d'autre que l'expérience temporelle dont le survivant a besoin pour se former l'âme du proche qui lui est enlevé par la mort, et ce faisant, pour se soustraire à la représentation que celle-ci (*la mort*) puisse l'altérer... Et à ce titre, l'image a valeur de moulage restituant aux morts leur ressemblance. " Mais, indique Fédida, " l'expérience psychique de l'image - notamment dans le rêve ", si elle sert d'écran favorisant le refoulement du cadavre et peut" accorder sépulture aux morts aimés ", " inversement, la négligence des images - c'est-à-dire du rêve - est ce qui menace dans son corps celui qui, profitant de l'oubli entraîné par le deuil, se détournerait de l'obligation d'ouvrir les images. Puisque c'est une telle ouverture qui assure la véritable sépulture des morts. " " Peut-être désigné comme la mort, le lieu de l'ouverture de l'image sur la figure. En ce sens, ... *la figure est la mise à mort de l'image.*"

Où est le père pour l'analyste ? Superviseur, confrère, ami, parfois l'analyste de l'analyste, d'autres fois l'auteur d'une oeuvre écrite... Sa localisation procède d'une élection par affinité. Elle procède à la manière de ce patient de Nina Fahri : John, atteint d'une tuberculose osseuse, avait passé des années isolé dans un carcan de plâtre, quand à onze ans il découvre la bibliothèque publique et lit Freud, Jung, Platon." Il vola deux livres - raconte Nina Fahri - : *Malaise dans la civilisation* de Freud et *Archétype et inconscient collectif* de Jung. Il me dit d'ailleurs qu'il s'était choisi ces deux hommes comme père. " (13) Sans que nous en sachions beaucoup plus quant au choix de ces oeuvres par John, elles évoquent cependant une instauration du père à travers l'actualisation d'un processus d'identification primaire avec deux " pères de la civilisation " : Freud et Jung. Le passage du retrait à la retraite communautaire de lecture qu'est la bibliothèque, " un endroit chaud, culturellement riche ", prédispose la capacité d'être dans la civilisation et le recours aux figures ancestrales des archétypes qui se retrouvent chez les descendants d'une culture. Nina Fahri pense que John " s'en est sorti " en transformant le destin du carcan de plâtre en *aspiration* et qu'il n'a pu, pour cela, que compter " sur la poussée phylogénétique vers l'accomplissement d'une destinée même jusqu'à la mort. "

Une matérialisation pulsionnelle, émotionnelle et sensorielle du père trouve, de la sorte, les voies d'un transfert. Ce matériau d'une filiation au père, de nature contre-transférentielle, constitue l'attraction que peut utiliser l'oeuvre de sépulture du refoulement originaire dans le transfert. Le contre-transfert tire les fils de la danse de marionnette que consume le transfert. " L'être pour la mort " de l'analyste régit la grâce du mouvement psychique qui anime, énigmatiquement, la relation asymptotique du contre-transfert au transfert. " L'être pour la mort " de Nina Fahri, dans l'analyse de John, trouve les mots de Primo Levi. L'identification primaire ne coïncide plus avec une ressemblance par les traits physiques ou de caractère, mais elle touche une capacité à être humain. Cette résonance conduit John à pouvoir dire : " Pourquoi suis-je debout ? ". Depuis ce centre de gravité que tient l'identification primaire dans la cure, John va tendre vers la verticalité de la danse ou de la mort.

Parmi les "Variantes de la cure-type ", "la subjectivation de sa mort "par l'analyste renvoie à cette remarque de Freud qui clôt Notre rapport à la mort : "*si vis vitam, para morte*". Si tu veux endurer la vie, organise-toi en vue de la mort. Pour que la relation de transfert puisse échapper aux prestiges du narcissisme, écrit Lacan, " dans la relation imaginaire même, la présence d'un troisième terme, la réalité mortelle est exigible ". Autrement dit, il sera nécessaire d'" intégrer la fonction de la mort dans la relation ternaire de l'Œdipe" (14).

Les marionnettes sont-elles des pendus ? La première fois, Rachel m'avait parlé de son obsession de se pendre et de sa peur de ne pas pouvoir se retenir de passer à l'acte. J'avais alors imaginé une petite fille qui s'accrochait au cou d'un parent. Comment décrocher de cet enlacement inconscient ? Ses parents se sont séparés, elle n'avait pas plus de cinq ans. Elle a haï son père qu'elle n'a pour ainsi dire pas revu. Elle a aussi haï sa mère, principalement d'avoir dit à ses enfants : " C'est à cause de moi que votre père est parti. "

13. Nina Fahri, " Survivre à son destin ", *Libres cahiers pour la psychanalyse*, «1, printemps 2000: *L'esprit de survie*, p. 28.

14. Jacques Lacan, " Variantes de la cure-type ", in *Écrits*, Seuil, p. 348-349, 362.

L'analyste, à cette étape, vient d'être touché par un deuil. Dans ma vie d'analyste, ce n'est pas le seul deuil depuis le début de cette cure, mais ce deuil concerne la mort d'un père de l'analyste que je suis, et cette filiation compte dans la cure de Rachel.

" Depuis le premier novembre, je suis morte et ce n'est pas moi ", dit-elle. Il y a quelques mois que Rachel a perdu son père assez brusquement. Un père oublieux avec lequel elle était plutôt en froid. Rachel n'avait éprouvé aucune peine. Elle n'avait pas été aux obsèques. Elle avoue que ça lui a fait plaisir qu'il meurt. Quelques années plus tôt, Rachel avait émis cette fantaisie de se voir au-dessus d'une tombe ouverte au vide sur le cercueil et d'avoir éprouvé un immense plaisir à mettre des fleurs sur cette tombe. À cette fantaisie avait fait suite la peine de mourir seule qui m'avait évoqué qu'il devait s'agir d'un chagrin d'amour oedipien avec son père. Ce chagrin, petite fille, l'a laissée seule dans la peine, et pour cette raison méritait ce châtement du meurtre narcissique. Revenons aux séances actuelles. Rachel rappelle qu'enfant, lorsque son père a quitté la maison, sa mère lui a déjà fait croire qu'il était mort. Comment pourrait-elle être triste aujourd'hui, quand son père est mort, pour elle, depuis tant d'années !

" Décroche, se pendre au cou, c'est votre père qui vous a lâché. " Cette interprétation provoque un affect de deuil, une réminiscence de son père mort. Rachel décrit un sentiment de se laisser physiquement tomber qu'elle éprouve depuis. Elle a l'impression que le deuil passe par son corps, l'émotion du corps. Elle a froid dans cette séance, " les mains glacées, mais je n'éprouve pas d'affect. " Elle a seulement froid. Elle a très froid. Froid, c'est l'affect qu'on éprouve avec un mort proche." C'est un affect ", dit-elle. Une façon de se rapprocher et de se séparer... Elle convient que ce n'est pas très agréable, mais elle suppose que pour éprouver ça il faut beaucoup d'amour pour celui qui vient de mourir.

À la séance suivante, Rachel peut penser que bien que son père ne lui ait pas fait pas de place dans le temps et l'espace de sa vie, elle a toujours eu une place dans son cœur. Une place dans son cœur, c'est aussi ce qu'on réserve aux morts." Vous vous viviez comme morte alors que vous ne l'étiez pas pour lui. "" Et sa mort renverse les choses... " Rachel envoie à sa mère qui est malade des orchidées pour lui faire savoir qu'elle l'aime. Ambiguïté des fleurs dont la tendre affection dévoile et masque un désir de mort issue de la rivalité oedipienne. Le contre-investissement des symptômes phobiques chez Rachel ne se fait guère attendre. Rachel choisit de partir défier ses peurs. L'affrontement à l'angoisse et la jouissance du symptôme qu'elle en rapporte me font penser qu'elle n'accepte pas son humanité, d'avoir des limites. J'interroge la nature de cet exploit qu'elle doit accomplir contre l'obstacle.

Elle rêve : en rêve, elle donne un baiser amoureux à un homme auquel elle dit qu'il faut s'arrêter, que c'est interdit. Dans son rêve, un rêve neutre, elle pense que c'est son père qui est présent. Quelques semaines plus tard, dans un autre rêve, elle est avec un homme et elle dit à sa sœur, plus jeune qu'elle : " Il est à moi et tu ne vas me le prendre cet homme-là. " Dans la séquence suivante du rêve, elle assassine sa mère. L'assassinat a lieu, c'est une séquence sans images. Le rêve est heureux. Après son récit, elle dit qu'elle n'arrive pas à se représenter que son père est mort. Elle ne sait pas s'il est au-dessus de la mer ou dans la mer, il flotte... " Voyage sur le poisson ", je vois intérieurement cette toile de Max Beckmann, une toile de 1934. " Voyage sur le poisson " me rappelle la présence de celui qui est mort et va un chemin plus tranquille dans le temps où il est. Sa mort n'éloigne pas un père...

S'il flotte, le père est dans la mère ou au-dessus d'elle... Par cette évocation qui mêle la mort et la scène primitive, Rachel abandonne ses fantasmes d'auto-engendrement. Les fantasmes oedipiens que construisent ses rêves lui sont nécessaires pour penser la mort de son père et la vivre. L'œuvre de sépulture de la mort du père engendre un désinvestissement possible du fantasme incestueux et son possible refoulement. La construction de l'œdipe devient alors possible, accessible à la pensée.

Le mouvement de la marionnette, du point de vue de la représentation, estime l'écrivain Von Kleist, " n'exige pas un très grand art ", il suffit que le machiniste - entendons l'analyste - déplace le centre de gravité de la marionnette suivant une ligne droite pour que celle-ci décrive une courbe. L'interprétation du transfert suivrait ce premier mouvement des identifications secondaires.

Mais, dit Von Kleist, " vue de l'autre côté, cette ligne reste, par contre, énigmatique, n'étant rien d'autre que *le chemin que fait l'âme du danseur*, et il doutait fort que le machiniste (ou l'analyste) le puisse parcourir autrement qu'en s'identifiant au centre de gravité de la marionnette, c'est-à-dire, en d'autres termes, *en dansant*... Les mouvements des doigts sont plutôt en relations assez subtiles avec ceux des poupées qui y sont attachées, relations comparables à celles des nombres et de leurs logarithmes, ou bien de l'hyperbole et de ses asymptotes. "

La danse de la marionnette anime l'inanimé : tel est " le chemin qui fait l'âme du danseur ". De même, l'identification primaire de l'analyste au lieu mouvant d'une subjectivation de la mort engendre le processus des figures d'une analyse. Ainsi, la construction *de* transfert rend indissociable les mouvements du transfert et du contre-transfert. Leur nouage " assez subtil " produit un centre de gravité qui se trouve au cœur du changement psychique. Voici ce qu'écrit Fédida citant Nietzsche : " 'Où est sa mort ?' se demande-t-on face à ce visage qui parle dans le premier entretien. "Quel lieu occupe-t-elle qu'il ne connaît pas ? " (...) "Lorsque l'homme s'approche de la mort, il ne marche plus, il danse, dit Zarathoustra". "(15)

15. Pierre Fédida, *Des bienfaits de la dépression*, Paris, Odile Jacob, 2002.

La description par Edmond Jabès, de cet étranger, m'a fait penser à Pierre Fédida et m'a beaucoup ému. J'ai recopié ce texte à son intention.

Daniel

Roche

- Celui qui vient, vers nous, est un étranger.
- À quoi le reconnais-tu ?
- A ses yeux, à son sourire, à sa démarche.
- Je ne vois rien, en lui, qui ne soit pas l'apanage de nous tous.
- Observe-le. Tu comprendras.
- Je ne le quitte pas des yeux.
- À l'infini, il doit son regard de myope ; au passé, enfoui dans sa mémoire, son sourire blessé - le sourire d'une très ancienne blessure ; à la crainte, à la méfiance, sans doute, la lenteur de sa démarche. Il sait que la fuite est illusoire. Tiens. Il s'arrête, réfléchit, hésite.
- Il n'a pas, en effet, l'air très décidé. Maladroit, il se heurte aux passants qui s'en plaignent, à voix haute. À cette heure de la journée, le boulevard Saint-Germain regorge de monde. Les attractives vitrines de la librairie " La Hune ", a priori, ne l'intéressent pas outre mesure. La toute nouvelle production littéraire, presque au complet, y figure, pourtant, en bonne place. De luxueux livres d'art y sont, également, mis en valeur.
- Détrompe-toi. Il a même dû en feuilleter certains. Il ne peut passer devant une librairie sans y entrer. Il me l'a dit, plus d'une fois.
- Maintenant, il regarde, autour de lui, comme s'il était égaré et que, brusquement, il en prenait conscience. Que cherche-t-il avec tant d'insistance ?
- Peut-être rien de ce qui s'obstine à vouloir forcer son attention. Peut-être tout.
- Quelqu'un interrompt sa rêverie. Il en est tout décontenancé. Ils échangent quelques paroles mais, déjà, à distance.
- Le connais-tu depuis longtemps ?
- Longtemps, oui. Quant à le connaître vraiment, qui oserait le prétendre ? Néanmoins...
- Néanmoins ?
- C'est, j'en suis convaincu, davantage de sa faute que de la mienne. J'ai tenté. Je n'ai pas réussi. Sous le couvert d'une gentillesse excessive, d'une affabilité et d'une bienveillance désarmantes, il reste indéchiffrable.
- À ce point ?
- Oui et non, je l'avoue. Insaisissable parce que si facile, dès l'abord, à cerner.
- Que veux-tu dire ?

- On ne cerne aisément que l'apparence. Le fond, c'est autre chose. Pour en revenir à l'homme, il fuit sans fuir. Il est là et pas là. Présent et absent. Proche et lointain. Parfois, si lointain qu'il serait absurde d'espérer le rejoindre.
- Peut-on le lui reprocher ?
- Je ne le crois pas. Bien qu'apprécié, estimé et, quelquefois fêté, il a toujours vécu en marge. Dans les marges d'un livre inépuisable.
- De quel livre s'agit-il ?
- Du nôtre. J'entends de celui dont nous sommes, à la fois, l'auteur et le lecteur ; que nous ne finirons jamais de lire, d'écrire.
- De tous les livres réunis, en somme, qui, un jour, n'en font plus qu'un.
- Le Livre.
- A-t-il publié plusieurs ouvrages ?
- Une vingtaine.
- Autant que toi.
- Et que toi.
- Une coïncidence.
- Tu devrais, toi aussi, t'intéresser davantage à ses écrits.
- Je ne suis pas sûr de les apprécier.
- Lis-les, d'abord.

C'est ce qu'il répond, invariablement, quand on lui demande son opinion sur une œuvre qui l'a intéressé.

Le rapport au livre est personnel. Un grand livre ne se révèle qu'à celui qui l'assume.

Il me disait qu'étant, nous-mêmes, un énigmatique texte, nous cherchons, sans succès, à décrypter celui-ci, de page en page. Lisant un livre, ajoutait-il, nous ne lisons que le peu qu'il contient de notre âme et de notre vie. Et ce qu'il nous apprend suffit, souvent, à nous transporter de joie ou à nous détruire.

Auteur et lecteur sont, au même titre, engagés dans l'avenir du livre, qui n'est plus son avenir mais le leur. Ce qui est toujours à écrire et à lire traçant leur chemin. Et s'il n'y avait, dans ce tracé, aucune innocence ? Cela signifierait-il que tout destin est écrit et, par conséquent, à lire d'avance ?

Aussi se plaisait-il à répéter, qu'étant le passé et le devenir d'une page d'écriture qu'aucun écrivain, jusqu'ici, n'a revendiquée, il la sauvait de l'anonymat où elle étouffait, en la signant de son nom.

On n'écrit jamais le livre mais, seulement, son origine et son terme, ces deux abîmes.

- Ton ami est-il décédé ? Tu évoques - et cela me perturbe - au passé, alors qu'il se trouve à quelques mètres, sur le trottoir opposé, vivant et, visiblement, en forme.

- Il me disait : " Voyez, je n'ai pas de visage. Celui que j'exhibe est figure de l'instant. Si

l'écrivain est un étranger c'est, précisément, parce que, pour se manifester, il emprunte au langage son visage.

" Il n'y a peut-être pas de livre mais l'obsession d'un feuillet que l'écriture a investi et qu'un autre feuillet obsède, à son tour. Reflet à la merci de ses reflets.

" Ce que l'écrivain montre, ce n'est pas lui mais les mots qui le décrivent et le racontent. Ombres et lumières d'une même heure, d'une même vie. "

- Toujours ce " disait-il " ambigu. Tu me choques. Est-ce exprès ?
- Plus d'une fois, lui parlant ou le lisant, il m'a semblé plonger dans un passé immémorial où se débattait mon passé.

Je sais, depuis toujours, que ses paroles sont les miennes mais si ancrées dans la mémoire qu'il fallait qu'une voix contemporaine me les restitue.

" Tout livre est hors du temps, disait-il. L'écrivain s'efforce de faire entrer dans son siècle. S'il y réussit, c'est que son livre est bon ; s'il échoue, il n'offrira à son lecteur que quelques pages injustifiables. "

- À t'entendre, on croirait que tu as affaire à un fantôme.
- À un homme de chair et de sang ; de ma chair et de mon sang, oui. À un étranger qui m'a révélé à mon étrangeté en m'ouvrant à moi-même.

Il disait : " L'écrivain est l'étranger par excellence. Interdit, partout, de séjour, il se réfugie dans le livre d'où le mot l'expulsera. C'est, chaque fois à un nouveau livre qu'il devra, provisoirement, le salut.

" Éternel paria. "

- Est-il juif ?
- Il l'est. Mais pourquoi cette question ?
- Elle n'a rien d'insolite. Lorsqu'on dit " étranger ", on pense " juif ".
- Une réaction primaire. Malsaine. Aux conséquences tragiques. On ne naît pas étranger. On le devient, à mesure que l'on s'affirme.
- Qui voudrait le devenir ?
- Le juif en premier, car il est l'espérance et l'usure d'un livre qu'il n'épuisera jamais. Toi et moi en second, ayant fait de l'infini espace de ce livre, le livre infini de nos interrogations.
- Nous avons, tous trois, en commun, le même dos gibbeux.
- Si bizarre était, certains jours, son comportement, qu'il décontençait ses plus proches amis.

Au cours d'une discussion sérieuse, par exemple, il se mettait, tout à coup, à rire sans motif, à l'ahurissement de l'auditoire qui ressentait cette soudaine gaieté comme une gifle et rougissait ; mais il n'y avait, de sa part, aucune agressivité ; un besoin refréné de fraterniser dans la joie. Moment choisi, entre tous, pour raconter une histoire drôle, contraignant son auditoire à entrer dans son jeu.

Il disait qu'il se méfiait de ceux qui ne savaient pas rire et que, pour lui, c'était un test.

- Tu le dis, aussi.

- Le racisme le bouleversait. Sans doute parce qu'il en avait, lui-même, été l'une des victimes. Il disait que le racisme était la victoire des rats, la fin de l'homme. Il en donnait, cependant, une explication toute personnelle. Il disait que les racistes étaient ceux qui refusaient leurs différences mais qui n'appliquaient cette théorie que dans leur relation à autrui ; ceux qu'un même passé, une même religion, une identique idée d'eux-mêmes, de leur pays et du monde mobilisaient dans leur égarement, comme si - insistait-il - l'âme ne vibrait qu'à un seul son et que l'esprit ne s'enfiévrât qu'une fois ;

car le premier raciste est celui qui se refuse tel qu'il est. Être soi, c'est être seul. S'habituer à cette solitude. Croître, oeuvrer au sein de ses naturelles contradictions." Je " n'est pas l'autre. Il est" Je ". Creuser ce " Je ", telle est la tâche qui nous incombe. L'antisémite n'a jamais pardonné au juif d'avoir été capable de se réaliser contre lui et d'apostropher l'univers, avec l'autorité de ceux qu'une inébranlable conviction, issue de leur résistance à toute clôture imposée, anime et exalte.

- Un curieux bonhomme, ton ami. Un original ?

- Un sage.

Edmond Jabès

Un étranger avec, sous le bras, un livre de petit format,
Gallimard, p. 21.

Une incitation durable

André Beetschen

Ce n'est pas de l'homme - chaleureux dans sa réserve, attentif dans sa disponibilité - ni de l'œuvre de pensée - profonde, elle appelle un plus ample examen - que je veux parler ici. Je souhaite plutôt évoquer l'analyste qui a marqué pour longtemps l'histoire de notre institution. Car Pierre Fédida, présent avec talent et générosité dans toutes les tâches que requiert notre association, donna à l'APF une impulsion décisive en initiant, avec le Conseil qu'il présida de 1988 à 1990, la réforme des statuts qui fut adoptée par l'ensemble des membres en 1989. Cette réforme, engagée parce qu'une " mutation " apparaissait nécessaire, réinstaurait - Pierre Fédida aimait les mots d'instauration-réinstauration pour la situation analytique - la réforme fondatrice de 1972, qui avait soustrait l'analyse personnelle à toute représentation-but, didactique spécialement. La réforme de 1989 nous gouverne encore aujourd'hui, et avec elle, la place de plein droit conférée aux membres sociétaires et les principes renouvelés d'une formation qui précise le mode de travail des analystes formateurs.

Je puise donc dans cette mémoire collective qu'est " Documents et débats " pour y relire les deux rapports présidentiels de Pierre Fédida. D'emblée s'impose l'évidence de cette hauteur de vue qui le caractérisait. Car il s'est toujours agi, pour lui, d'éclairer et d'affronter les problèmes les plus aigus que l'actualité imposait : après l'institution et sa dynamique de formation, le statut du psychanalyste et le rapport psychanalyse-psychothérapie (ce qu'on retrouvera dans deux autres contributions données à notre association : " L'analyse personnelle et la formation de l'analyste " et " La psychothérapie dans la psychanalyse aujourd'hui "). L'action à entreprendre, qui nécessite une vision critique des obstacles internes et des enjeux extérieurs, s'inscrit alors dans la triple exigence d'une reconnaissance de l'héritage freudien, de l'histoire de notre communauté et de la doctrine de la formation. Elle est donc, en même temps, attentive au dehors et tournée vers le dedans.

Car Pierre Fédida était, lui qui a écrit une " théorie des lieux ", un homme des lieux d'échange et de débat. Et pas seulement comme universitaire ; comme analyste aussi. Il l'était assez pour souhaiter ardemment que notre association ait en elle assez de confiance pour s'adresser au dehors d'elle-même en brisant la clôture d'un enfermement narcissique ou d'un repli frileux. Et sans doute la passion de la chose psychique l'entraînait-elle d'autant mieux à ce dialogue qu'il savait, je crois, la puissance de son verbe et de son intelligence, cette façon unique d'amener un auditoire à suivre une pensée en train de se construire, jusque dans les silences et les détours, et dans la ressource féconde d'un suspens de la forme. Je me souviens ainsi de l'une de ses dernières conférences, faite à Lyon en avril 2003, devant les étudiants d'une école scientifique ; il s'agissait d'un cycle organisé en partie par la Maison d'Izieu sur le thème : " Savoir, c'est aussi se souvenir ", et Pierre Fédida y avait parlé de " la mémoire de l'imprescriptible ", en éclairant devant un auditoire saisi par la profondeur du

propos," la monstruosité de l'extermination quand elle s'attaque à la reconnaissance du semblable dans le souvenir ".

Cette multiplicité des scènes - Pierre Fédida aimait revenir sur les deux scènes séparées de la situation analytique, telles que Freud les évoque dans " Constructions dans l'analyse " - était comme une nécessité pour l'analyste. Nécessité d'interroger la philosophie ou la poésie et l'art de l'image dans son travail d'écriture, nécessité de débattre avec la position psychiatrique et biologique sur "la question actuelle de la dépression" (ainsi se lit " Une conjoncture sans précédent " dans l'un de ses derniers livres, *Des bienfaits de la dépression*). À l'intérieur même du mouvement psychanalytique, dans les débats qu'il soutenait lors de réunions scientifiques de la FEP ou de l'IPA - sans qu'il voue jamais aux gémonies aucune de ces deux institutions, reconnues par lui comme tiers nécessaire -, sa capacité de saisir les enjeux et les dérives, et le risque d'abandon des paradigmes freudiens essentiels que sont le rêve, le symptôme, le transfert et la sexualité infantile, l'avaient amené à combattre avec fermeté l'orientation dangereuse vers l'intersubjectivité.

L'action vers le dedans est d'autant plus fondée qu'elle sait reconnaître les enjeux du dehors. Ainsi la réforme des statuts de 1989 s'était-elle attachée à améliorer notre tâche commune de transmission de la psychanalyse freudienne d'une manière telle que le juridisme (" cet art de la méfiance " disait Pierre Fédida) puisse s'effacer devant " l'exact juridique ", pour établir l'articulation des fonctions et des tâches. La taille modeste de notre association, Pierre Fédida ne l'invoquait pas seulement comme une chance mais comme l'exigence éthique qu'une communauté analytique ne dépasse pas une certaine masse critique et se trouve alors incapable d'accomplir son projet. Exigence toujours recherchée, donc, du maintien de " l'analytique " dans les actes institutionnels, jusque dans la fonction du scientifique avec, par exemple, le choix et la pertinence d'un thème de réunion. Je me souviens de nos échanges à ce propos pour le thème des Entretiens publics que l'APF tint sur " Le fantasme : une invention ? ". Exigence soutenue, en tout cas, pour que " l'analytique " ne reste pas un mot d'ordre ou un schibboleth, mais qu'il demeure en contact avec l'inquiétude de son étrangeté.

Évidemment, et pour rester au-dedans de l'institution, c'est sur la question de la formation que l'apport de Pierre Fédida fut particulièrement précieux. Il fut non seulement un superviseur très recherché, mais aussi l'analyste à qui l'on pouvait aller parler d'une situation de cure difficile. Comme beaucoup d'autres, je peux témoigner ici de l'inventivité que retrouvait le travail analytique à son contact, une inventivité qui ne mettait pas à l'écart les zones d'ombre, d'angoisse ou d'impuissance, mais qui cherchait la fécondité clinique de leur prise en compte.

Chacun sait qu'il fut aussi un participant très actif de l'ensemble des lieux de la formation à l'APF : Comité de formation, Collège des titulaires, activités scientifiques et d'enseignement. Et si la formation était pour lui, dans sa dimension freudienne et goethéenne d'*Ausbildung*, le chantier continu d'une " formation du psychique", elle ne pouvait se concevoir sans l'élaboration de la théorie du transfert et des transformations qu'il suscitait. Je me souviens de l'insistance qu'il mettait, dans les validations de supervisions, à faire entendre comment l'analyste supervisé, dans la disposition progressive d'une écoute absentant la réalité de " la personne " au profit d'une imagination du psychique, parvenait peu à peu à " devenir l'analyste du ou de la patiente ". Et son intérêt pour les cas difficiles

appelant la ressource d'une imagination que l'analyste devait pouvoir tirer de sa propre régression en séance l'amena à la réflexion forte sur ces situations de " psychanalyse compliquée " que sont, de façon assez proche, avec l'effet de présence du face à face, la supervision et la psychothérapie. Ainsi sa réflexion sur la formation a-t-elle tiré sa richesse de la référence continue à la situation analytique elle-même, référence toujours remise sur le métier avec l'insistance sur le paradigme du rêve et les apports théoriques que sont dorénavant " le site de l'étranger " ou " l'interlocuteur ".

Tout ce qu'avance Pierre Fédida sur " le matériau psychique " dans son dernier livre, consacré au " retour sur la régression ", me semble décisif. Écoutons-le : " Or toute communication analytique ne restitue le matériau que pour autant qu'elle parvient à porter témoignage de la régression transférentielle du patient en *étroite relation* avec les contenus régressifs de la vie psychique de l'analyste et la possibilité de celui-ci d'entrer en contact avec eux."

Évidemment, la puissance et la séduction de la pensée - même et surtout quand elle est difficile, et parfois obscure ; quand elle a le don, aussi, de réveiller une force imageante - entraînent, dans la formation elle-même, des effets de transfert. Il ne suffit pas de dire " pas de maître " pour supprimer magiquement l'impérieuse poussée du transfert à en constituer ! Là est toute la question de la façon dont l'institution délègue à quelques-uns la fonction d'élaboration du théorique, avec la complicité passive et séduite du grand nombre. Avec ce qui ne manque pas d'aller de concert : les effets d'idéalisation massive et d'inhibition paralysante. En plusieurs occurrences, Pierre Fédida s'est montré soucieux de ce danger pour notre institution : en s'opposant à la tentation d'une psychologisation des rapports institutionnels, en mesurant ce que les transferts sur les personnes incarnant un pouvoir pouvaient représenter comme points de résistance dans les analyses, en désignant avec fermeté le danger d'une personnalisation excessive générant des fonctionnements de clans ou d'écoles. Ainsi a-t-il parlé, non sans paradoxe au regard de notre histoire, d'une " didactisation de la formation ", qui était pour lui l'expérience nécessaire de diversification par " oscillation des identifications ". C'est cela qui fit reconnaître dans la réforme de 1989 la nécessité d'une " interformation " des analystes formateurs, à la fois au Comité de formation et au Collège des titulaires travaillant en " Comité de formation élargi ".

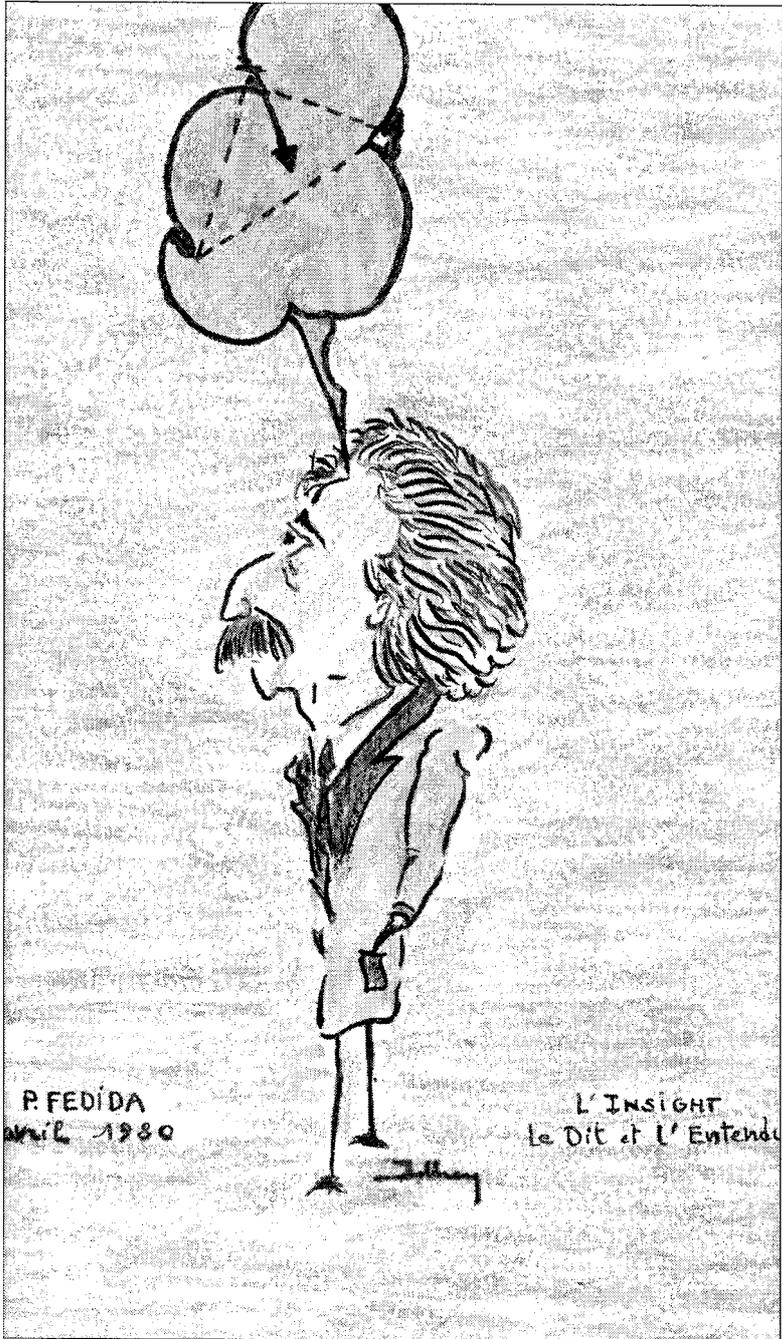
L'incitation donnée n'est pas terminée : elle demeure, même avec son poids d'idéalisation. Mais peut-on concevoir la formation sans cette dimension d'idéal ? Elle n'est pas moins contraignante, après tout, que celle de Freud imaginant, dans " La question de l'analyse profane ", une école idéale de psychanalyse ! Pierre Fédida souhaitait cependant qu'un travail de désidéalisation puisse être conduit au travers d'échanges scientifiques portant sur l'oscillation identifications-désidentifications et grâce à des échanges cliniques, en dehors des moments institutionnels de validation, sur les entretiens d'admission à l'Institut de formation ou sur les expériences et difficultés des cures supervisées elles-mêmes. Force est de constater que nous sommes restés frileux sur ce point. Peut-être devons-nous essayer maintenant d'avancer dans la voie dessinée.

Pierre Fédida parlait, et il nous faut maintenant nous faire à l'absence de cette parole singulière et aimée. Nous restent, heureusement, les livres et les traces durables de l'action institutionnelle.

Demeure aussi le souvenir de la forme, plus que de la méthode, que la pensée imprimait à la parole, en la rapprochant toujours d'une activité interprétative qui trouvait son fondement dans l'expérience de la situation analytique. Faire voir autrement, plutôt qu'expliquer, dans la vigilance critique devant les obstacles ou les dérives, et sous l'horizon nécessaire de la culture, depuis l'animisme primitif. Se préoccuper toujours du risque de stérilisation d'une métapsychologie formelle qui perdrait sa puissance métaphorique au profit d'une conceptualisation mécaniste, et qui reproduirait ainsi le risque d'une désanimation de la cure quand elle majore sa dimension technique et ses effets de cadre au détriment de ses potentialités imaginatives. C'est là le risque d'une dérive entropique du discours - autre nom, sans doute de " l'autocratie " - qui fait saisir que le refoulement tient autant à l'organisation défensive du discours qu'aux représentations refusées. D'où la nature très particulière des objets de pensée que nous a offerts Pierre Fédida : écartant toute fétichisation conceptuelle ou opératoire, ils ne se satisfont pas non plus de la répétition.

Faire *voir* autrement : ce serait la fonction du paradoxe et de la complexité d'une pensée qui transmet l'espoir d'un dépassement du ressassement et des oppositions trop manifestes et rassurantes (même quand il s'agit pour elles de soutenir trop délibérément notre identité institutionnelle...). Et c'est alors la place centrale de la *déformation* qu'il faudrait ici mettre en exergue - celle du rêve, du symptôme et du transfert - comme axe primordial de la productivité du psychique inconscient, et comme principe à l'œuvre dans l'écriture analytique. Un texte comme " De l'optique du fantasme " en est, avec le rapprochement du fantasme et de l'anamorphose, une impressionnante illustration.

Qu'est-ce qu'une communauté analytique, au-delà des tâches qu'elle s'assigne et des enjeux de pouvoir et de transfert qui peuvent s'y révéler ? Une mémoire de paroles entendues, mémoire des traces et des effets qu'elles laissent, de la conviction et des émotions qu'elles ont su transmettre. La parole de Pierre Fédida nous manque aujourd'hui. Nous nous consolons de savoir sa trace durablement inscrite dans l'histoire et l'avenir de l'APF. Nous compterons désormais avec elle : c'est là la nostalgie et la responsabilité de la dette.



Jean-Louis Lang

Ce croquis date d'avril 1980. Je l'avais réalisé au cours d'une séance scientifique de l'Association Psychanalytique de France où Pierre Fédida nous avait fait un exposé intitulé "*L'Insight*- le Dit et l'Entendu".

Les conférences et interventions de Pierre Fédida étaient souvent l'occasion d'excitantes discussions, réflexions, interrogations. C'est ainsi que j'avais tenu, lors de mon intervention à l'occasion du trentenaire de l'APF à la Fondation Dosne, le 10 décembre 1994, où j'avais exposé ce dessin avec quelques autres plus ou moins caricaturaux, ceux en particulier de nos successifs présidents, à accompagner ce croquis du commentaire quelque peu impertinent que voici :

" Pierre Fédida, douzième président de l'APF, loin d'être ' l'Absent ' dont il nous parla jadis, nous communiqua ce jour-là, nous livra, ou mieux nous confia sa conception de *l'Insight* : celui-ci n'était pour lui - du moins c'est ce que j'en ai retenu - rien d'autre que la non-confusion entre l'entendu et le dire, la visée et l'écoute, l'ouïr de la vue, la vision du jouir. "

Sans doute ai-je assez bien connu Pierre Fédida comme collègue au sein de l'APF et de l'UER des Sciences humaines cliniques de Paris VII, et nous avons bien souvent sympathisé. J'ai par contre peu connu l' "Homme" et ne suis guère familier avec l'ensemble de son œuvre. J'ai donc choisi de limiter ma contribution à l'hommage qui lui est aujourd'hui rendu à ce seul croquis et son commentaire. Pierre ne s'en offusquera pas, bien au contraire. Il s'en amusa (il me l'a dit) et il en rit franchement (je l'ai vu). Chacun, d'ailleurs, n'est-ce pas, a pu apprécier son sens de l'humour.

Alors, salut Pierre, et bonjour à ceux d'entre nous qui t'ont précédé.